

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 33

MONTREAL 19 JANVIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS

## SYMPATHIE CIVIQUE



—Dites donc, M. l'Echevin, pourquoi ne trouvez-vous pas moyen de nous donner du travail, cette année, comme par le passé  
—Mon pauvre ami, est-ce que vous ne savez pas que les élections n'ont plus lieu à Montréal que tous les deux ans ? Alors....  
—Et le "sans travail", sachant qu'il n'y avait plus d'espoir pour cette année, s'en alla sans vouloir en entendre plus long.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs  
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 19 JANVIER 1895



Galette feuilletée : des billets de banque.

Si tu veux faire pleurer, pleure toi-même.

Plus un cœur se prodigue, plus il est riche.

Heureuse enfance que celle de celui qui à une  
grande sœur!La fine raillerie est une épine qui a conservé  
un peu de parfum de la fleur.Dans les bassesses de la vie, il y a toujours de  
l'inconvénient à vivre trop haut.Le comble de l'ironie :  
Signer à un avoué des billets à vue!L'homme ressemble beaucoup au poisson : il ne  
lui arrive rarement de mal tant qu'il tient sa  
bouche fermée.On cherche le plaisir quand on n'a pas trouvé  
le bonheur; c'est peut-être ce qui explique la  
tristesse de tant de fêtes.Anomalie de la langue française :  
On dit du vin qu'il n'est pas catholique, préci-  
sément quand on le croit baptisé.Une enseigne de boucher, copié rue..... :  
*Tête de veau cuite*  
depuis le commencement de la saison.Riches et pauvres sont sujets à bien des cha-  
grins; mais il y a un bonheur dont le riche est  
toujours assuré : c'est celui de pouvoir faire des  
heureux.Les vœux remariés qui ont, par inadvertance,  
appeler leur seconde femme du petit nom de leur  
première sont les seuls mortels qui connaissent la  
force de l'éloquence féminine.

## MAUVAIS CHEMIN

Chaussé trop à l'étroit, ayant un cor... ô rage!  
Dans la forêt, la nuit, tremblant, presque aux abois,  
Je me hâtais, heurtant les cailloux au passage :  
Dieu! que je hais un cor, le soir au fond des bois.

## NOS MODES



Voilette pivotée.

## DEUX POUR UN :

*Lui.* — Voulez vous me laisser prendre un  
baiser?*Elle.* — A une condition c'est qu'après l'avoir  
pris vous me le rendrez.

## REÇU

*Boucher.* — Avant de vous prendre je désire sa-  
voir si vous savez faire les comptes.*Garçon boucher.* — Parfaitement, quatorzo onces  
font un livre.*Boucher.* — Correct mon ami, vous entrerez de-  
main.

## UNE VENGEANCE

*Max.* — Ecoute, est-il vrai que vous avez recom-  
mandé votre cuisinière à ma femme?*Orlé.* — Oui, je le crois.*Max.* — C'est bien; toi et ta femme vous vien-  
drez dîner demain avec nous.

## UN BON CERTIFICAT

Eulandard avait renvoyé son jardinier qui était  
très capable mais peu honnête. Par condescen-  
dance pour sa famille il a consenti à lui donner  
le certificat suivant : "Je certifie que B... a été  
à mon service, comme jardinier pendant deux  
ans et qu'il a fait plus avec mon jardin que tous  
ses prédécesseurs."

## SON APPRÉCIATION

*Visiteuse (première visite depuis le mariage).* — Maud  
quelle est cette espèce de singe qui m'a suivie depuis  
la gare?*Maud.* — C'est mon mari, ma chérie, je l'avais envoyé  
à ta rencontre.

## CE QU'IL A DIT

*Madame.* — Avant notre mariage, tu me disais  
que tu te ferais un plaisir de satisfaire tous mes  
désirs.*Monsieur.* — Ma toute belle, je t'ai dit : "ton  
plus léger désir" et je suis prêt à remplir ma pro-  
messe.

## FORCE D'HABITUDE

*Magistrat (sévèrement).* — Qu'est-ce qui a pu  
vous engager à marier cette pauvre fille, alors  
que vous aviez déjà quatre femmes vivantes?*Prisonnier (froïdement).* — La force d'habitude,  
Votre Honneur.

## ERREUR EXCUSABLE

*Conducteur du G. T.* — Madame, quel âge à ce  
jeune garçon?*Voyageuse (avec dignité).* — Cette jeune per-  
sonne ne désire pas voyager à demi-place. Voici  
son billet. Sa bicyclette est aux bagages.

## ELLE A ATTENDU

*Commis.* — Vous avez été servie, madame?*Cliente.* — Non; j'avais besoin d'une paire de  
bottines; mais je ne puis attendre plus longtemps;  
je suis ici depuis un quart d'heure et personne  
n'est venu me servir.*Commis.* — Mande pardon, madame; j'ai perdu  
dix minutes à servir cette dame aux gros pieds,  
mais cela ne prendra pas deux minutes à vous  
trouver les No. 2 qui vous conviennent.Elle chaussait du 5, mais elle a attendu tout  
de même.

## MOTS D'ENFANTS

— M'man?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— M'man, fais donc taire Sam.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il crie comme un sourd chaque fois que je  
lui donne un coup de marteau.Mme Bonju est en visite chez une de ses amies,  
qui a une ravissante enfant de quatre ans, et ca-  
resse la fillette.— Je vous ai apporté, ma jolie mignonne, une  
boîte de bonbons, lui dit-elle.

— Oh! merci, madame, donnez-la-moi.

— Tout à l'heure, quand je m'en irai.

Alors, l'adorable enfant se tournant vers sa  
mère, et à demi-voix :

— Maman, dis-lui qu'elle s'en aille tout de suite.

*Bob.* — Santa Claus est venu à la maison la nuit  
dernière.*Jean.* — C'est rien ça. Un bébé est venu dans  
la nôtre et il est resté, lui.*Lucie.* — Nous avons eu un arbre de Noël avec  
de la lumière électrique.*Léonie.* — Après? t'as pas pu manger les lu-  
mières.*Petite Louise.* — Pourquoi bébé crie comme ça?  
*Petite Charlotte.* — Pourquoi que ses dents lui  
font mal?*Petite Louise.* — Tu veux dire qu'elles lui vont  
mal, comme à grand'maman.— Maman, quand je serai grande si je ne marie  
pas, est-ce que je serai une vieille fille comme  
tante Rachel?

— Oui, chérie.

— Et si je marie, est-ce que je devrai me marier  
avec quelqu'un comme papa?

— Oui, chérie.

— Alors on ne peut pas s'amuser quand on est  
grande?

COMME LA PLUME AU VENT

(Monologue)

Non, oh ! non, par exemple ! je ne consentirai jamais, jamais, jamais, à devenir la femme de ce grand escogriffe de baron de Bertreville qui a des yeux de rat, un nez de citrouille, une bouche de four à plâtre, et des pieds, oh ! des pieds longs, longs comme ça ! Un blondasse qui ne rit jamais et qui a l'air bête... comme ses pieds, c'est tout dire. Non, je ne livrerai pas ma petite frimousse à ce poteau télégraphique qui ne doit avoir ni cœur ni âme, ni... rien du tout. Oh ! ma mère ! ma mère ! vous voulez donc faire mourir de chagrin votre petite Nini, elle si sage, si gentille, si caressante !...

Ah ! mais non, non, je serai forte dans ma résolution et je dirai à maman :

—Plutôt souffrir mille morts, oui, mille morts, que de devenir la femme, l'épouse, la compagne de cet homme !

jambes, de longs pieds et des yeux troués par une vrille !... Oh ! ce serait à mourir de rire, ou plutôt d'épouvante !

Mais, je le répète encore : si ma mère veut à tout prix me tendre cette vilaine perche, je la repousserai impitoyablement. Si, par surcroît de tyrannie, elle veut m'obliger à épouser ce ridicule personnage, je m'insurgerai alors en disant, frémissante d'indignation :

—Non, non, non ! je n'épouserai pas, là !

J'entends déjà ma mère répondre :

—Comment, ma fille, refuser un si beau parti ! un baron de vieille souche ! une noblesse qui date des croisades ! Les Bertreville descendent de saint Louis et figurent dans l'histoire des héros des siècles passés et futurs ! Une folie, ma fille, une pure folie !

Et moi de lui répliquer :

—Comprenez bien, ma mère, que...

—Je ne comprends rien, hélas ! ou plutôt je comprends que la baronne de Bertreville sera

noble après tout, car son visage est sévère. Il doit manier admirablement bien l'épée, puisqu'il a de longs bras. Je sais, et c'est maman qui me l'a dit, que le baron a de longues jambes ; aussi sa démarche est fière, crâne, démarche d'un vrai gentilhomme qu'il est. Quant à ses longs pieds, dame !... c'est pour les mettre dans les étriers lorsqu'il monte superbement à cheval. S'il a de petits yeux, c'est qu'il est certainement un fin observateur.

Baronne ! baronne ! Oh ! maman, j'accepte de grand cœur ! Et ce soir, j'attendrai avec impatience mon adorable fiancé !

LEUR PREMIÈRE QUERELLE

Lui (qui avait cru remarquer quelques signes de mécontentement chez sa jeune femme). —Ma chère quand je rentre à la maison je t'embrasse toujours

Elle. —Mais certainement mon ami. C'est la meilleure manière de montrer ton affection.

Lui. —Parfaitement. Mais, ma belle déesse, quand un mari rentre à la maison et trouve sa petite femme avec une visiteuse, doit-il l'embrasser ?

Elle. —Monsieur ! on ne doit jamais embrasser une visiteuse ; a-t-on jamais entendu parler d'une semblable chose ?

Lui. —Mais qui parle d'embrasser la visiteuse, j'aimerais à le savoir ?

Elle. —Vous.

Lui. —Jamais.

Elle. —Si.

Lui. —Non.

Elle. —Alors, qu'avez-vous dit ?

Lui. —Je voulais savoir si je devais t'embrasser en présence d'une visiteuse.

Elle. —Alors pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

Lui. —Je l'ai dit.

Elle. —Jamais.

Lui. —Si.

Elle. —Non.

Lui. —Alors, qu'ai-je dit ?

Elle. —Tu voulais savoir si quand je me trouvais avec une amie tu pouvais l'embrasser.

Lui. —Le mieux, pour terminer cette affaire, est de nous embrasser pendant qu'il n'y a personne.

Ainsi finit leur première querelle.

MAGICIEN SANS LE SAVOIR



1. Rouleau stageait quelque peu la veille du jour de l'an, ce qui n'avait rien d'étonnant. Cependant il se garda bien d'oublier d'acheter l'ois traditionnelle que sa douce moitié attendait. — 2 Il commist l'imprudence de s'arrêter en route, somnolla quelque peu ; le froid a de ces traitises, et pendant sa courte halte un méchant fit avec lui un échange qui pour être libre n'en était pas plus honnête. — 3. "Vous êtes encore ivre, monstre !" lui dit cette excellente Madame Rouleau lorsqu'il rentra au domicile conjugal. "Pas ivre... l'tigué... sheulement... trop travaillé." — "Voyons, fais pas la bête par-dessus le marché. Donne-moi celle que tu as apportée. Aurais-tu oublié de l'acheter, ou l'aurais-tu bue ? Oh ! oh !" — "Pas bléée... très belle... fa foir... tends un peu." — 4. (Ouvrant son sac.) "Tiens... q'tu dis celle-là !" Rouleau n'était pas absolument chauve à la fin de 1891 et cependant ses amis remarquèrent avec étonnement le 1er Janvier 1895 que son crâne pouvait rivaliser de brillant avec la bille de billard la plus neuve.

Je vous en fais juges, mes bons amis.

Est-il possible, à moi, d'appartenir corps et âme à ce mât, qui n'est certes pas de Coccagne ?

Est-il possible à votre petite Nini de vivre avec cet éléphant qui a la prétention de se dire baron, je ne sais pas pourquoi ?

Non, n'est-ce pas ?

Réfléchissons bien, sans nous emporter. Etudions la situation avec calme et modération, sans parti pris, sans méchanceté.

Moi, telle que vous voyez, en chair et en os, ni trop grande, ni trop petite, presque mignonne. Mon Dieu !... pas trop mal comme... femme. Des cheveux à moi, des dents à moi, comme vous voyez, oui, à moi, je vous assure. Pas de peinture là, là, là. (Designant ses yeux, ses joues et ses lèvres.) Je suis nature. Un pied... comme vous voyez aussi. Des mains... assez gentilles. Enfin, une femme pas trop à dédaigner, je crois. Eh bien ! pouvez-vous vous imaginer un spectacle plus navrant !... Moi, au bras de ce gigantesque bipède ayant de longs bras, de longues

ravissante dans un salon, et l'objet des plus aimables attentions de la part de tous. Oh ! ma fille, ma fille, quel orgueil pour ta mère ! Baronne ! mais tu n'y penses pas ? Baronne de Bertreville ! venant en droite ligne de saint Louis ! Songe que ton père était marchand de saucissons ! Et tu refuses d'être baronne ! de la famille de saint Louis par-dessus le marché ! Ah ! c'est à vous dégoûter d'être l'ange tutélaire de sa fille !

Et moi, je serai émue.

\*\*

(Réfléchissant). En effet, baronne !... baronne !... moi, baronne ! tandis que papa était marchand de saucissons ! Puis, j'irai dans le monde, je serai admirée ! Mes bonnes amies en feront des maladies mortelles...

Tiens, tiens, mais ce sera charmant.

D'ailleurs, mon époux ne sera en somme pas trop mal !... Il est grand, les hommes grands ont la réputation d'être de beaux hommes. Il a l'air

EFFET CERTAIN

Docteur. —Je vois ce que c'est. Vous ne dormez pas assez. Faites faire cette médecine chez le pharmacien.

Client. —Je crois en effet que vous avez raison.

Docteur (le lendemain). —Bonjour. Vous avez l'air bien mieux ce matin. Vous avez dormi la nuit dernière ?

Client. —Comme un sabot. Je me sens très bien.

Docteur. —Combien de doses avez-vous pris de votre médecine ?

Client (avec surprise). —Aucune. Je l'ai fait prendre au bébé.

TROP DUR

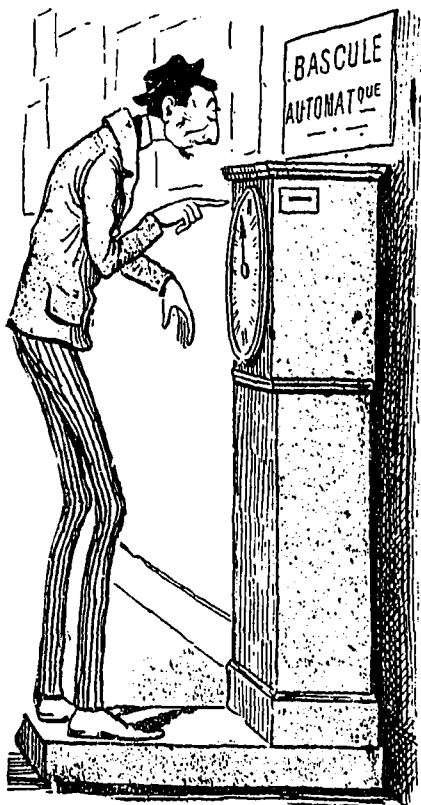
Rouleau. —Les fêtes sont passées et je n'ai pas été une seule fois invité à dîner.

Baron. —Comme ces gens-là ont de la chance.

HORRIBLE

--Etes-vous superstitieux ; croyez-vous aux signes ?

--Oui : quand ils vont sur l'eau.



—Tiens, je pèse plus que d'habitude ; je vous le disais bien que j'avais la tête lourde aujourd'hui !

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

A la fête de Montmartre :

Un badaud interroge un hercule sur les instruments de son "travail" :

—Pourquoi donc appelez-vous ça des haltères ?

—Bédame ! parce que ça donne soif.

Fin de scène de ménage :

—Ma bonne amie, je retire mes expressions blessantes.

—Oui, pour t'en servir une autre fois.

Au tribunal :

—Pourquoi avez-vous envoyé au témoin une charge de petits plombs, au risque de le tuer !

—J'avais une dent contre lui !

—Une dent plombée, alors !

Un paysan est accusé de battre sa femme :

—Pas si bête, mon président : une femme qu'on bat est comme un sac de farine battu ; c'est le meilleur qui s'en va.

—Madame, je vous présente un de mes amis, brave cultivateur, qui est, croyez-moi, beaucoup moins sot qu'il n'en a l'air.

—Madame ! riposte le campagnard, c'est là la différence entre mon ami et moi.

Une femme misérablement vêtue tend la main à un monsieur :

—Ayez pitié de moi, monsieur, je vous en supplie, j'ai quinze enfants sur les bras...

—Quinze ? Mais alors, l'aîné peut déjà gagner sa vie ?

—Oh ! monsieur, il n'a que six ans, le chéri !

Galurin est très dur pour les pauvres. L'autre soir, un mendiant lui tend une main suppliante :

—Voyez, monsieur, je ne puis travailler, les froids arrivent et j'ai une jambe de bois...

—Faites du feu avec !

Au restaurant.

Un client s'évertue à disséquer le rôti qu'on vient de lui servir.

—Pristi, que c'est dur ! grommelle-t-il... C'est du cheval au moins, dites-moi, garçon ?

Le garçon, impassible :

—Non, monsieur, c'est de la bicyclette.

Au village :

Quelqu'un disait l'autre jour à une bonne femme de la campagne qui venait d'enterrer son homme :

—Comment ! votre mari est mort sans secours ? Il n'y avait pas là un médecin ?

—Ma foi ! non, monsi-ur ; chez nous, nous, mourons nous-mêmes.

—Eh bien, mon fils, avez-vous bien passé vos examens ?

—Oh oui ! papa, j'ai répondu à toutes les questions !

—Ah ! Qu'avez-vous répondu ?

—J'ai répondu négativement.

Au cours l'histoire naturelle.

A propos de reptiles :

L'élève.—Je n'aime pas ce qui rampe.

Le professeur.—Chut, Mademoiselle !... ne faites pas de politique !

Tommy à l'école (répétant) :

—Christophe Colomb était Italien de naissance.

Le professeur (voulant essayer l'intelligence de son élève Tommy) :

—Et qu'est-ce qu'un Italien, Tommy ?

—C'est un joueur d'orgue de Barbarie.

Classe de géographie.

—Que produit le centre de l'Afrique ? demandait un professeur à un de ses élèves.

—Des explorateurs, répondit celui-ci.

— Vous prendrez deux verres de cette purgation ; c'est très mauvais, il n'y a que le premier qui coûte.  
— Alors, docteur, je prendrai le second en premier !



Aux examens :

—Que savez-vous de Jeanne d'Arc ?

—Pas grand'chose, avoue ingénument l'élève.

—Pas grand'chose, c'est déjà quelque chose.

Dites-moi ce que vous savez ?

—L'élève, ayant longuement médité, se rappelle enfin :

—Jeanne d'Arc... Eh bien ! Monsieur, Jeanne d'Arc, c'était "un militaire."

Mme X... a la langue très déliée. Elle a dit du mal de tout l'univers ; aussi a-t-elle une très détestable réputation.

Hier, elle sentait un peu fatiguée : elle fait appeler son médecin.

Celui-ci, arrivant, lui dit :

—Voyons la langue.

Et après un court examen :

—Hum !... mauvaise langue ! reprend-il.

Et la femme de chambre, qui assistait à l'entretient :

—Eh bien ! voilà quelque chose qui ne change pas beaucoup madame !

Une belle-mère poursuit son gendre devant le juge de paix en lui reprochant de l'avoir qualifiée de "chameau."

Le magistrat inflige au gendre une légère amende.

Alors, se tournant vers le magistrat :

—Ainsi, on n'a pas le droit d'appeler sa belle-mère chameau ?

—Naturellement, et c'est même pour cela que je viens de vous condamner.

—Et a-t-on le droit d'appeler un chameau : madame ?

Le juge de paix, interloqué, hésite ; puis, sans plus de conviction :

—Evidemment !

—Merci, répond notre gendre ; et se tournant aussitôt vers la plaignante :

—"Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer !"

Le juge a compris trop tard.

Au café :

Un client.—Votre bière n'était pas bonne hier. Elle m'a fait mal à l'estomac.

Le maître de café.—Ah ! bah ! C'est votre faute. Ma bière était très bonne, c'est votre estomac qui ne vaut rien !

Pendant un grand dîner, le domestique répand la sauce d'un plat sur l'habit d'un des convives.

La maîtresse de la maison, lançant à l'invité un regard plein de reproches :

—Une si bonne sauce !... En reste-t-il encore pour les autres ?

Au Tribunal :

—Vous avez jeté votre femme par la croisée d'un quatrième étage...

—Je voulais voir si, comme les chats, elle retomberait sur ses pattes... ça intéresse l'Institut !

Un Anglais et un Français se battaient au pistolet. Le premier, au moment de tirer, n'étant pas encore bien décidé à se battre, dit :

—Parlementons.

—Soit, dit l'autre.

Et la balle vint traverser la mâchoire inférieure de son adversaire. (Par le menton.)

## TROP TARD

Madame Commandeur.—Jacques, écoute ? j'entends quelque chose qui remue en bas ; c'est sans aucun doute des voleurs ; lève-toi vite.

Jacques (se levant et s'habillant).—Ce que je ferai ? Mais tout ce qu'ils voudront. Je n'ai jamais pu faire ce que je voulais dans cette maison, depuis vingt ans que nous y sommes ; il est trop tard maintenant pour que je change mes habitudes.



— Mais qu'est-ce que vous faites donc là, mon pauvre monsieur Guibouillard ?  
— Je sens que ça ne va pas, m'ame diéchu, et je tiens à ce que mon chien porte mon deuil !



## MISÈRE!

Dans un quartier perdu de Paris, la grand'ville :  
Une vieille maison noire, malsaine et vile,  
Dont le toit déserté, nième par le moineau,  
Connait mieux la gouttière, hélas ! que le cheneau...  
Bosselée et dardreuse, une immonde façade  
Semble barrer la rue avec un air maussade,  
Et quand un omnibus, au loin, vient à rouler,  
On dirait que ce tas de pierres va crouler...  
Se peut-il bien que, là, vivent de pauvres êtres.  
Pas de flamme au foyer, pas de fleurs aux fenêtres,  
"Jours de souffrance" d'air et de soleil privés  
Qui regardent sans voir, comme des yeux crevés?...

Oui, dans l'ombre gluante on lutte et l'on respire,  
Et l'on meurt, sans savoir ce que c'est qu'un sourire !

Voilà qu'un beau Monsieur dans le bouge est entré :  
Un Monsieur bien nourri, bien vêtu, bien guêtré  
Qui, sentant sur son dos tomber un froid de glace,  
En nouant son foulard songe à quitter la place...  
Mais il a, par devoir, des sentiments humains  
Et, pour monter, il prend son courage à deux mains.  
Il grimpe, il grimpe encore, étage sur étage.  
Vraiment la tour Eiffel n'en a pas davantage ;  
Ici, pas d'ascenseur : droit, raide et vermoulu,  
Un atroce escalier dont on est tout moulu.  
Enfin, voici le toit ; on y parvient quand même !...

Dans un taudis sans porte une figure blême :  
C'est une femme, avec ses trois petits enfants,  
Une martyre, avec trois anges triomphants,  
Jouant sur un grabat sans draps ni couverture,  
Trois marmots presque nus, ma foi : bébé's nature.

Le visiteur, surpris, regarde autour de lui.  
Dans ce noir galatas, seule, l'enfance luit ;  
Une couche, un grenier, couche et grenier sordides  
Qui, par comparaison, feraient trouver splendides  
Le cachot du forçat et le lit d'hôpital.

La femme explique alors par quel destin fatal  
Elle a perdu "son homme", un ouvrier modèle,  
Bon époux et bon père, et bûcheur, et fidèle,  
Trimant, peinant sans cesse et ne buvant jamais.  
Ah ! certes, lui vivant, on était heureux, mais

A partir, avant jour, au milieu de la brume,  
Le pauvre homme, en hiver, a pris un mauvais rhume  
Et le voilà couché dans la terre, là-bas,  
Et dormant pour toujours, lui qui ne dormait pas !

Donc, avec trois bambins, la pauvre femme est veuve.  
Que faire ? Se jeter tous quatre dans le fleuve ?...  
C'est un crime, et la loi, sévère, le défend.  
D'ailleurs, eût-on le droit de tuer son enfant,  
Est-ce que c'est possible, alors que l'on est mère ?  
En travaillant, l'on vit. Dérision amère !  
"Le travail, le travail, pénible et mal payé,  
"C'est encor du bonheur. J'ai prié, supplié !  
"Je suis habile à la couture, en lingerie,  
"Et je sais des maisons où je serais nourrie  
"Si je pouvais sortir pour aller travailler.  
"Mais, pendant ce temps-là, qui donc viendrait veiller  
"Sur mes pauvres chéris n'ayant personne au monde  
"Que moi pour caresser leur chevelure blonde ?  
"Bon gré, mal gré, monsieur, je dois rester ici.  
"Grâce à de braves gens, — il en est, Dieu merci, —  
"Je travaille chez moi, jour et nuit ; je suis forte...  
"Je couds tant que je peux, et quand il me rapporte  
"Vingt, vingt-cinq sous par jour, mon temps bien oc-  
"Les petits ne vont pas se coucher sans soupé... [cupé,

"Seulement, vingt-cinq sous, hélas ! cela ne mène  
"Tout de même pas loin... Et puis, telle semaine  
"Je n'obtiens pas d'ouvrage, alors, comment manger ?  
"Moi, je puis me passer longtemps du boulanger,  
"Mais ces trois innocents, ça réclame à toute heure,  
"Et ne comprenant pas que l'on jeûne, ça pleure.  
"Ça tend son bec, ainsi que des oiseaux au nid,  
"Et, quand on n'y met rien, ils croient qu'on les punit  
"Ils demandent pardon, promettant d'être sages,  
"Et ça me fend le cœur d'essuyer leurs visages !"

La femme s'arrêta pour se sécher les yeux.

Le Monsieur regardait, ému, mais curieux :  
Les plafonds semblaient couverts de rides  
Et les murs sonnaient creux comme des ventres vides.  
Ce logis désolé sentait le froid, la faim,  
Et les nuits sans sommeil, et les longs jours sans pain,  
Le travail impuissant à vaincre la misère  
Qui s'aggrave sans cesse, inguérissable ulcère.

Le monsieur frissonna.

La mère, alors, reprit  
A voix basse, de peur que l'enfant ne comprit :

"Le plus jeune surtout, mon bon Monsieur, m'attriste,  
"Je lui donne ma part, n'étant pas égoïste :  
"Je suis mère et voudrais être seule à souffrir.  
"Mais je ne puis pourtant, Monsieur, pour le nourrir,  
"Priver du peu de pain qu'ils ont, sa sœur, son frère...  
"Cet enfant que j'adore et qui me désespère  
"Hélas ! est alligé d'un robuste appétit ;  
"Qu'on puisse manger tant, étant aussi petit, [prendre !  
"Vraiment, mon brave Monsieur, c'est à n'y rien com-  
"Enfin, si vous vouliez, par charité, le prendre  
"Dans un orphelinat où l'on en aurait soin,  
"Je crois que je pourrais subvenir au besoin  
"Des deux autres, sans rien demander à personne.  
"Ce n'est pas sans regret, allez, que je le donne,  
"Il m'en coûtera gros, s'il faut m'en séparer :  
"Mais je dois m'y résoudre, ou laisser dévorer  
"Par cet ogre mignon la maigre part des autres !..."

Les enfants ont des sens plus subtils que les nôtres.  
Depuis assez longtemps, le bambin écoutait ;  
A coup sûr l'innocent en péril se doutait  
Que c'était bien de lui qu'on causait à voix basse,  
Et pour entendre mieux il faisait la grimace ;  
Il comprimait son cœur qui battait fort, bien fort.  
Et son petit cerveau faisait un gros effort  
Mettant sur son front lisse une ride morose,  
Comme un pli d'ombre au creux d'un pâtre de rose.

Tout à coup le bébé trembla, rougit, pâlit,  
Il se laissa glisser du misérable lit,  
Et l'enfant de quatre ans qui ne parlait qu'à peine,  
S'écria clairement, tout d'un trait, d'une haleine,  
Une larme brillant au fond de son œil bleu :

— "Oh, maman, garde-moi, je mangerai si peu !"

Henri SECOND.

## C'EST LE MÊME!

(Pour le SAMEDI)

LE PROPRIÉTAIRE DU CHATEAU FORT EN TOILE  
PEINTE, (montrant la bande coton). — En-  
trez, Messieurs, on commence à l'instant  
même. (Après avoir fait un roulement de  
tambour.) C'est ici la plus grande attrac-  
tion de l'époque... (Roulement.) Les grands  
prisonniers de l'histoire d'après des do-  
cuments pris sur le vif... (Roulement.)  
Entrez ! cinq cents seulement.

(Une première tournée entre.)

(Nouveau roulement de tambour.) Dans  
cette même séance, Mesdames et Mes-  
sieurs, vous pourrez admirer Latude, en-  
fermé pendant trente six ans à la Bastille,  
victime de l'arbitraire, et Caserio, l'as-  
sassin du Président de la République,  
dans sa cellule (Roulement), revêtu de la  
camisole de force (Roulement), le matin  
de l'exécution. (Roulement prolongé) En-  
trez ! Venez voir les enseignements de  
l'histoire !

(Une deuxième tournée entre.)

Le propriétaire du château fort se re-  
tourne et, sur sept bouteilles suspendues  
sous un air entraînant.

UN GAMIN, à un autre — On entre ?  
Pour cinq cents...

L'AUTRE GAMIN. — Je te dis que c'est le  
même !

LE PREMIER GAMIN. — On le verra bien !  
(Ils suivent la foule.)

Le propriétaire du château fort péné-  
tre aussitôt dans la baraque et, caché der-  
rière un rideau, il met le veston de Latude.

— L'homme que vous allez voir, Mesdames et  
Messieurs, Latude, est celui qui éleva l'évasion à  
la hauteur d'une institution : vous remarquerez  
les rides précoces qui couvrent son front et l'éner-  
gie qui brille dans son regard. Attention ! (Il tire  
un cordon et le rideau s'ouvre.)

LA FOULE, en extase. — Ah !... Ah !...

LE PREMIER GAMIN. — Tu vas voir si ce n'est  
pas le même !

(Le rideau se referme.)

LE PROPRIÉTAIRE DU CHATEAU FORT, en met-  
tant un sac troué représentant la camisole de force.  
— Bien au contraire, Mesdames et Messieurs, le  
criminel que je vais avoir l'honneur de soumettre  
à vos yeux expérimentés, Caserio, montre dans sa  
physionomie toute la lâcheté et la basse félonie ;  
la haine éclate sur sa figure, l'émotion qui m'é-  
treint m'empêche d'en dire plus long... Atten-  
tion ! (Il tire de nouveau le cordon.)

LA FOULE, silencieusement. — Oh ! Oh !

LE PREMIER GAMIN, hurlant. — Tu vois bien  
que c'est le même !

L'AUTRE GAMIN, aussi haut — Pour sûr ! il a le  
nez rouge.

(Sale regard de Caserio au gamin.)

(Le rideau se referme.)

LE PROPRIÉTAIRE DU CHATEAU FORT, en se dés-  
habillant à la hâte. — Mesdames, Messieurs, c'est  
pour avoir l'honneur de vous remercier...

(Il revient à la porte de sa baraque et exécute  
des roulements pour la sortie.)

LES GAMINS, sortant. — Tu vois, je te l'avais bien  
dit que c'était le même.

LE PROPRIÉTAIRE DU CHATEAU FORT, reprenant  
l'œil de Caserio. — Vous, les mouches rons, si vous  
remettez les pattes ici, vous verrez si c'est le même  
qui vous mettra sa botte quelque part...

CHARLES.

## UN ARTICLE DANGEREUX

1er Commis. — Encore un autre stupide article.  
Donnez moi vos ciseaux que je l'enlève avant que  
le boss n'arrive.

2me Commis. — Il est donc si terrible que cela  
cet article ?

1er Commis. — C'est le commencement d'une  
nouvelle série : "Comment bien vivre avec \$800  
par an."

2me Commis. — Mais ma femme les trouve très  
intéressants.

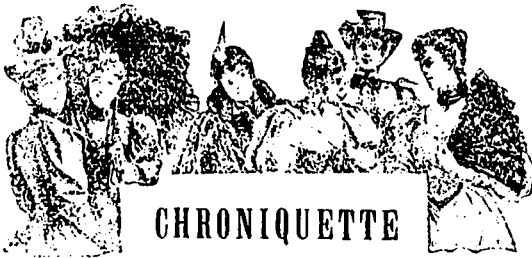
1er Commis. — Justement ! Ils présentent les  
choses sous une apparence telle que si le boss les  
lisait il baisserait nos salaires au dessous de \$800.

## SPECTACLE COMMUN



Ceci représente ce qu'on voit tous les jours sur la rue : — un petit  
homme essayant de garder compagnie avec un colosse et la-  
chant de ne pas en avoir l'air incommode.





## CHRONIQUETTE

Tout à la pose ! et pour la pose, pourrait-on ajouter.

Nous ne sommes pas encore, dans cette voie, arrivés au point que nos voisins, les Américains, ont atteint, mais nous marchons bon pas et nous les rattrapperons avant peu.

La multiplicité du nombre des journaux, le besoin de flatter Mme X... ou Mme Z..., le désir immodéré qu'ont les gens, à tous les degrés de l'échelle sociale, de voir leurs noms imprimés sont en grande partie responsables de cet étalage regrettable de la vanité et des faiblesses humaines.

Anciennement on faisait parler de soi, on imposait son nom aux foules en accomplissant une belle action, un acte de courage, en faisant preuve de talent, d'énergie, de dévouement à la patrie, à l'humanité.

Aujourd'hui tout est changé ; un peu de courbettes de courtoisie ; un bon coup de coude donné à temps dans les côtes du voisin qui vous empêche de passer, ou, ce qui vaut mieux encore, quelque peu de camaraderie dans une gazette plus ou moins quelconque, et voilà votre nom répandu, à des milliers d'exemplaires aux quatre coins du pays.

Tous les gens qui recherchent cette gloire facile ne sont pas de simples parvenus vaniteux ; il y a parmi eux nombre de malins, de rusés, sacrifiant tout à cette réclame qui, pour banale

qu'elle soit, ne s'en impose pas moins aux populations.

M. X... ? M. X ? qu'est-ce que c'est que ce monsieur ? se demande-t-on la première fois que le personnage se présente à vous dans une circonstance quelconque. X..., ce nom ne m'est pas inconnu, je l'ai vu quelque part ; où ? et ce nom qu'on a lu et relu dans des colonnes d'invités sert d'excellent passe-port à celui qui veut vous taper de quelque chose.

Pensez donc ! un monsieur qui va à tous les bals, qui passe dans tous les milieux, qui assiste aux réceptions vice régales, aux bals de tous les mondes et de tout le monde ; dont le nom est dans tous les comités de bazars, de dîners de charité, de représentations à bénéfice ne peut être qu'un grand et puissant personnage.

Souvent ce n'est qu'un intrigant qui paie de mine et d'audace, dont la fréquentation ne peut être que dangereuse pour votre fils et les attentions désagréables à toute jeune fille sachant discerner le savoir-vivre du savoir-faire.

\* \* \*

Chez l'homme cette soif de la réclame, de la mise sur le pavois n'est qu'agaçante ; chez la femme elle est, on ne saurait trop le dire, des plus regrettables.

Nos mères et nos grands mères n'avaient nul besoin de cette réclame aussi publique qu'outrée pour être de vraies femmes, des mères admirables et des épouses dévouées.

Il est vrai qu'alors la famille était tout et le monde peu de chose.

On s'amusait pourtant, et pour moins tourbillonner que de nos jours on n'en était ni moins gai, ni moins joyeux.

Seulement on s'amusait entre soi, chez soi et pour soi et on n'avait nul désir de faire savoir à l'univers entier que Madame A... avait été à

telle soirée et que Madame B... portait une robe de telle couleur et des diamants de telle grosseur.

Comme je l'ai dit nous ne faisons que débiter dans la réclame mondaine, début brillant il est vrai, et qui promet de nous faire sous peu connaître les beautés du puffisme américain.

Je le regretterai sincèrement et pour le public et pour les familles.

Je ne vois jamais sans un serrement de cœur ces têtes de jeunes filles publiées dans les grands journaux de New-York et représentant les Miss Une telle devant épouser le lendemain un banquier ou un marchand de porcs enrichi.

Qu'est-ce que cela peut faire aux centaines de mille de lecteurs de ces journaux ? et en quoi cet étalage de vestales expirantes peut-il ajouter au bonheur des heureux couples ?

Ces unions à

## UM BON GARDIEN



1.—Je crois mademoiselle que...  
2.—Wa... wa... wouwou....

grand orchestre auxquelles on fait assister le public ne sont nullement de mon goût ; et ce désir, que je ne puis m'expliquer, de la publicité des charmes de l'épousée, de ses qualités, de ses vertus, de ses cadeaux et de ses toilettes me ferait quelque peu réfléchir si j'étais le mari.

Nous sommes encore loin de ce fléau, puisse-t-il ne jamais nous atteindre ! Nos notices de mariage sont généralement sobres et exemptes de réclame ; de temps à autre seulement nous voyons une liste indiscrète de cadeaux ou de description d'un bal de contrat ou de fiançailles. C'est là l'exception qui confirme la règle.

Les choses se passent avec plus de décorum, de sentiment réel ; c'est, on le sent l'union de deux êtres qui s'aiment — ce jour-là tout au moins — et qui unissent leurs cœurs, leurs âmes plutôt que deux sacs d'écus.

Le bruit ne va pas à nos mariages canadiens, contractés jeune alors qu'on aime plus le soleil, la gaieté et l'amour que l'éloge plus ou moins sincère et plus ou moins gratuit d'un plumitif aussi indifférent qu'inconnu.

Au bon vieux temps, me disait quelqu'un qui l'a connu, "on ne parlait pas à la femme dont on parlait". La précaution avait du bon pour exagérée qu'elle était, mais elle explique pourquoi ceux qui ont été élevés à la fin de ce bon vieux temps ne peuvent s'empêcher de ressentir une impression de défiance à l'égard des gens, et surtout des femmes, dont on trouve si souvent les noms imprimés dans les colonnes de nos journaux qui n'ont rien de commun avec les colonnes immortelles du temple céleste dont parle Massillon.

POMPONNETTE.

## TROP BIEN ÉLEVÉ

—Etant ivre, dit le juge au prisonnier, vous êtes entré chez le demandeur, que vous avez fort malmené.

—Que voulez-vous, Votre Honneur, c'est un excès de bonne éducation chez moi ; je ne puis jamais entrer quelque part sans frapper.

Les amoureux n'éternuent jamais en faisant leur cour, ce qui prouve que l'éternuement s'arrête en pressant fortement la lèvre supérieure.

## REVANCHE



Elle.—Ainsi vous l'avez acceptée ?

Lui.—Oui.

Elle (méchamment).—Pensant que c'était votre dernière chance ?

Lui (poliment).—Au contraire, c'est pour me garer des autres chances.

UNE VRAIE CHANCE



Biberon au (se relevant pour la vingtième fois). — Shuis rien... chanceux... emprunté son habit à Paul... pense qu'ça aurait pu être le mien !

TROP SAVANT !

C'est le cas de Serpentin !  
 Ah ! je ne voudrais pas le débiter pour cinq sous, c'est un si gentil garçon, un être qui ne casserait pas la patte à une coqurelle, mais, vraiment, personnifierait-il en marbre la statue de la bonté que je ne pourrais m'empêcher de dire que Serpentin est un homme rasant.  
 Il est inutile d'essayer une lutte avec lui : il sait tout, il a tout vu, il a tout lu.  
 Quand on le rencontre, il faut se résigner à rester deux heures sans prononcer une parole ; vous voyez d'ici les désagréments et les ennuis que cela peut causer aux bavards. Que ce soit sur les taches de la lune ou la douleur des cors aux pieds aux époques humides, Serpentin a toujours une histoire et un exemple.  
 Jamais on n'a pu le prendre en défaut, c'est bien, comme je le disais tout à l'heure, un homme savant.

A l'école, ce garçon-là devait être renversant. S'il connaît aussi bien la date de la mort des rois de Franco et d'Angleterre que la manière de ne jamais avoir froid aux genoux, il a dû, dès son enfance, rudement épater les inspecteurs d'école.  
 Dans les premiers temps, à l'époque où je fis sa connaissance, je crus qu'il nous montait des bateaux aux amis et à moi.

Nous causions un soir de l'influence de la pluie sur les arcs des archers à la bataille de Bouvines, lorsque Serpentin se leva brusquement et dit : " Vous êtes des ignorants, car tout le monde sait que les parapluies pour archers sont inventés depuis 1168, et que c'est la République d'Andore qui en a le monopole.

— Comment le sais-tu, toi ? lui demanda notre camarade Fléchar, professeur d'Algonquin à la Faculté de Porto-Novo.

— Parbleu, c'est bien simple ! Tu n'as donc jamais lu l'édition princeps, tome IV, de la *Théologie des Indous* ?

Et Fléchar qui, en effet, se trouvait à ce point de vue dans le même cas que nous, dut s'avouer vaincu.

Quant à moi, l'érudition à toujours eu le don de m'horripiler horriblement.

Serpentin, au contraire, nage dans ses flots, avec une béatitude sans pareille.

Un jour, nous parlions des Pieds Brûlés ; eh bien ! Serpentin a vécu chez les Pieds Brûlés, il a fumé le calumet de la paix avec leur chef et même, ce qui pourrait passer pour une aimable plaisanterie, il a encore sur le crâne la trace des trous qui y ont été fait pour y enfoncer les plumes.

Si vous voulez rire, un jour que vous rencontrerez Serpentin, faites l'incrédule, vous pourrez alors fourrer vos doigts dans les orifices, c'est très drôle : on sent la cervelle.

Et son histoire des Caraïbes, car il a été aussi chez les Caraïbes, cet animal là.

Je voudrais bien ne pas vous la raconter, car j'ai peur d'être accusé de faire de la réclame au cirque qui les promène. Enfin j'y vais tout de même.

Les sauvages étaient occupés au cirque à faire la quête le long des grillages. Tout était tranquille — et cela se passait une après-midi. Tout à coup, un grand escogriffe, noir comme un drame, se précipite sur Serpentin qui passait, sans se douter de rien, et lui dit :

— Dis donc, vieux frère, faudrait voir à me rembourser les trente sept sous que tu me dois depuis trois ans !...

Serpentin rougit, le sauvage insiste, la foule s'amasse... On appelle la patrouille qui les conduits à la station de police.

— Vous devez de l'argent à ce nègre ? fait le sergent.

— Pas du tout, seulement son langage n'est peut-être pas très compréhensible : c'est une formule pour dire bonjour en caraïbe.

Le sergent, paraît-il, n'a pas fait ouf. — Tout le monde est dans le même cas quand on le rencontre. Il est tellement calé.

Avant-hier, nos chars se croisent :

— Je viens de terminer mes recherches sur le patois algonquin, qu'il me crie.

C'est très fort, pensai je en moi-même.

Un matin, sur la montagne, il se trouve assis à côté de moi.

— Tu sais, je viens de découvrir l'origine du fil à couper le beurre ?

— Allons donc ! fis-je de nouveau.

— Parfaitement, il a été inventé par un mari auquel sa femme avait attaché un fil à la patte.

GENDRE CONCILIAANT

La belle mère est allée bouder dans son coin. Le gendre, se rapprochant d'elle, à la prière de sa femme :

— Voyons, belle maman. Oui, j'ai dit qu'il n'y avait pas de femme aussi méchante que vous. Eh bien ! je le retire... Il y en a ; là ! Etes-vous contente ?

THEATRE-ROYAL

THE PRIDE OF MAYO

Comédie drame, cette semaine, au Théâtre-Royal. "The Pride of Mayo" est une des pièces de Dan McCarthy, auteur et acteur très populaire à Montréal. C'est une peinture de mœurs irlandaises où le tragique se mêle au comique avec beaucoup de mise en scène. On admire surtout une superbe scène électrique, intitulée : "L'Ange gardien," au troisième acte.

Dans le rôle de Dick Fitzgerald, M. McCarthy obtient le même succès que les saisons dernières. Ses mélodies irlandaises sont toujours bien reçues, et ses types dessinés sur le vif, comme le joueur de cornemuse, M. James Toube et Mlle Lou Riphy font sensation. La troupe qui accompagne le fameux acteur irlandais a un grand mérite et paraît avoir été choisie parmi des acteurs qui connaissent à fond les particularités du caractère irlandais.

La semaine prochaine : *The Star Gazer*.

QUEEN'S THEATRE

Les *Baldwins* seront au Queen's pendant toute la semaine commençant le 21 Janvier.

Les *Baldwins* ! rien que ce nom est suffisant pour remplir le Queen's, tellement est grand le nombre des amateurs de choses merveilleuses.

Le *Mirror* de New-York en parlant de l'engagement des *White Mahatmas*, le professeur et Kittie Baldwin, à l'immense salle Harmanus Bleecker, dit que jamais aucun spectacle n'a attiré une foule semblable à New-York, et n'a tant étonné les spectateurs. En quatre jours 10,000 personnes ont assisté à ces représentations phénoménales ; ce qui prouve leur intérêt.

Les *Baldwins* ne peuvent manquer de faire salle comble au Queen's.

Mais il n'y a pas que des scènes de seconde vue et de devinations dans ces représentations le professeur Baldwin est un des conteurs et des élocutionnistes les plus spirituels que l'on ait encore vus à Montréal, et il éblouit le public autant par sa parole que par ses mystères orientaux.

Il est accompagné d'artistes de premier ordre et on peut s'attendre à des représentations aussi étonnantes qu'intéressantes et amusantes la semaine prochaine au Queen's.

CONTRASTE

Invité forcé. — Charmante votre femme ; elle semble si heureuse de me voir.

— M'étonne pas, elle passe sa vie à être constamment d'une opinion contraire à la mienne.

EN TEMPS DE FÊTE

Devant le Recorder comparait un pâle voyou auquel il adresse la question d'usage :

— Quel est votre profession ?

Et l'autre de répondre :

— Réchauffeur de fruits glacés !

AU CLUB



I Banquier. — Je crois qu'il y a un cinq cents de trop à la cagnotte...



II Tous. — C'est à moi.

## DEVINETTE



Quel est celui des deux qui veut emprunter deux piastres à l'autre ?

## MON AMI CAROLUS

Au vieux manoir un tantinet lugubre, sous les rafales d'automne et la triste plainte du vent, apportant de lointains aboiements à la lune ou le hululement de la chouette, nous nous réunissions tous les soirs devant l'âtre gai flambant.

Ce n'est pas, je vous assure, un agrément à dédaigner à la campagne. Or, les bourgeoises de petite ville sont souvent jolies, et toujours aimables.

Ce soir-là, j'avais présenté mon ami Carolus, venu en pleins champs se relever d'une pleurésie, et déjà fatigué de l'horizon des bois nus et des coteaux jaunis.

Mon ami Carolus est un garçon sec comme un manche à balai ; avec sa moustache en croc, sa barbe en pointe, ses sourcils droits, ce grand diable a des allures de Méphistophélès en habit noir.

Il a eu des aventures retentissantes et étranges, et, vers dix heures, une petite femme rose, exquise, demanda timidement à Carolus une page de sa vie.

Carolus s'installa sur un pouf près du feu, et dans un rire aigu, qui fit passer un frisson sur la nuque des dames, il commença.

"J'ai toujours passé pour un excentrique, dit-il, et je suis surpris que cet état d'esprit ne m'ait pas directement conduit à une maison de fous.

"La réputation d'original est du reste facile à acquérir. En deux mots voici la recette : ne pensez pas comme Monsieur Tout-le-monde, qui, est le plus parfait des imbéciles, et dites ce que vous pensez.

"Dès ma plus tendre enfance, ces symptômes se manifestèrent si vivement que des voisins charitables prédirent à ma mère que je mourrais jeune. Ces pronostics se réalisèrent malheureusement, et c'est vers ma trentième année que je rendis ma belle âme à Dieu. A cette époque, il y avait déjà un peu plus d'un quart de siècle que je ne faisais pas grand-chose : ce qui fut toujours mon occupation favorite.

"La mort m'avait toujours paru un terrible pas à franchir. Je vous assure que cela se passe le plus simplement du monde ; et je m'en tirai tout comme un autre, sans forfanterie. Et puis l'on éprouve une certaine joie de se sentir, aussitôt le saut fait, entouré d'une si touchante sympathie. Les journaux sont en larmes et vos héritiers ajoutent des cordes à la lyre pour chanter vos louanges.

"En somme, l'état de trépassé n'est pas désagréable en soi. Il dure longtemps et l'on n'en meurt pas. J'aurais donc eu tort de me tourmenter l'esprit. Une chose me chiffonnait cependant : je me voyais étendu sur mon lit mortuaire, raidi,

très grand dans mon habit noir ; la chambre sombre seulement éclairée par un cierge fumeur ; à mes pieds quelques couronnes de verre, et moi seul : cela me parut assez triste."

Mon ami Carolus fit une pause et but une gorgée de thé. La petite dame rose avait un peu pâli, et son regard s'effarait. En moi-même, je pensai qu'elle regrettait sa demande. Mais Carolus, sans paraître le remarquer, reprit son récit :

"Mon testament ne contenait qu'une disposition : j'exprimais le vœu d'être enterré dans mon petit village, à l'abri des interviews de M. Papis, et que l'on ne me demanderait pas de faire le mort au whist des médiums.

"Le lendemain, on me bouclait dans un cercueil de plomb, scellé dans un cercueil de chêne.

"Je suivis avec intérêt les phases de cette délicate opération, dont on a rarement l'occasion de se rendre compte soi-même. On ne se doute pas combien il court de faux bruits sur les choses habituelles de la vie. Ainsi, on croit généralement qu'on cloue les morts dans la bière. Lisez plutôt Baudelaire :

Il me semble, bercé par ce choc monotone,  
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.

"Eh bien ! c'est une erreur, on ne les cloue pas, on les visse !

"Le soir, on me laissa seul ; et à part un bourdonnement sourd, comme un lointain roulement de tambour, que je ne me m'expliquais pas, je fus à peu près tranquille. Je me mis à réfléchir. Et d'abord, je me posai cette question : Comment mon âme reste-t-elle aussi liée à mon corps après ma mort ? Je constate, certes, me disais-je, avec une satisfaction sans mélange, que l'esprit survit au corps. Ce point acquis à la discussion, il serait intéressant de résoudre le problème posé. Je repassais en moi tous les systèmes philosophiques, et aucun ne me donnait la solution.

"Je commençais à m'ennuyer terriblement dans ce cadavre, et je ne voyais aucun moyen d'en sortir. . .

"Au bout d'une heure, ma colère éclata en invectives : Est-ce qu'on attendait que les vers s'y missent pour me relâcher ? J'espérais bien que ça ne durerait pas, qu'on allait me montrer autre chose. Est-ce qu'on espérait m'en faire accroire, parce que j'étais mort d'hier ? Quand je vis que les violences très platoniques de mon âme en peine ne produisaient qu'un effet négatif, je me calmai et je le pris en plaisanterie : "Eh ! l'ami saint Pierre, cordon... S. V. P. . ."

"J'avais à peine prononcé ces mots, mesdames, qu'un choc terrible, suivi de déchirures, me fit me redresser malgré moi. . . D'abord, je ne distinguai rien.

La nuit était noire, impénétrable. A l'entour, cependant, j'entendais des clameurs d'épouvante, des plaintes, comme des cris de bêtes qu'on égorge, des pleurs d'enfants, des rires de fous, poignants de tristesse. Un sifflement aigu, sinistre, montait du gouffre. Au loin, un astre rouge, sanglant, trouait le ciel. Une flamme jaillit soudain, qui bientôt grandit, puis s'avança, grondante. Alors je vis une chose atroce : j'étais sous une voûte et par terre coulait un ruisseau de sang, parmi des membres épars et des corps pantelants. En face, une tête de jeune fille, je ne sais comment posée, me regardait les grands

yeux ouverts, souriante, et j'entendais le même craquement horrible, d'os broyés sous la mâchoire puissante d'un monstre.".....

Un léger cri interrompit mon ami Carolus.

La petite dame rose venait de s'évanouir.

Carolus se leva en souriant, et lui tapant dans les nains, lui dit :

"Chère madame, remettez-vous ; il s'agit d'un simple accident de chemin de fer, qui me sauva l'existence en me réveillant d'une léthargie et en brisant le cercueil dans lequel de pieux héritiers m'expédiaient."

J. JACQUIN.

## PLUS PAUVRE ENCORE

Block.—J'ai connu un homme si pauvre qu'il fumait des feuilles de chou.

Clock.—Ce n'est rien ; moi j'ai connu un marchand de la rue Notre-Dame qui fumait du lard.

## L'ABSENT

Madame Rouleau.—Est-ce que Bouleau, ne vous manque pas depuis qu'il est en voyage ?

Madame Bouleau.—Pas du tout. Il m'a laissé pas mal d'argent et aux repas je mets un journal debout à sa place et ça me fait exactement comme s'il était là.

## CE QUI LE PRÉOCCUPE

Domestique.—Docteur, ne trouvez-vous pas que Monsieur maigrit terriblement ?

Docteur.—Ça ne fait rien, au contraire, il devenait trop gros, et se portera mieux quand il sera maigre.

Domestique.—Possible, mais je ne pourrai plus porter ses habits.

## QUE PENSAIT-IL ?

—Je crains d'avoir été un peu dur avec lui. Je l'ai regardé bien en face, en lui disant d'une manière significative : "Les fous ne sont pas encore tous morts."

—Et que vous a-t-il répondu ?

—Il m'a répondu : "Non, et vous n'avez pas l'air très bien, vous devriez prendre quelques précautions." A quoi pensait-il ? Jamais je ne me suis aussi bien porté.

## UN GRAND HOMME D'AFFAIRES



Commis.—Ces petites banques sont très en demande ; les parents les donnent à leurs enfants, pour les encourager à y mettre leurs sous et leur enseigner l'économie. Salmonstein (après l'avoir inspectée sous toutes les faces).—Gompien baie-d-elle t'in-dérêts ?



## MODES COUTEUSES



Actionnaire — Et comment vont les affaires ?  
 Directeur. — Mal, très mal ! avec ces nouvelles modes il nous faut doubler le nombre des chars pour accommoder tout le monde.

## UN BAS-BLEU EN MÉNAGE

(Pour le SAMEDI)

Madame. — Son père commerçant réputé riche et vivant dans luxe est mort en laissant des dettes et une fille élevée en demoiselle. Elle sait peindre, jouer de la harpe, faire des vers, rêver et bâiller aux oiseaux — ce qui est plus difficile qu'on ne croit — mais ne sait pas le premier mot de la science du ménage, science qu'elle dédaigne et méprise profondément.

Monsieur. — Brave homme, un peu mûr, travailleur infatigable ; ouvrier parvenu à force de travail et de probité, vit pour son intérieur, sa famille. Commence, cependant à la trouver mauvaise.

(La scène se passe dans la salle à manger, après le café.)

Monsieur, complaisant, en bonne humeur :

— A quelle heure voulez-vous la voiture, chère amie ?

Madame, languissante (son café n'a pas encore agi).

— Je ne sais pas ! Comment voulez-vous que je sache... ma vie ne m'appartient pas... elle est à mes amis... Je ferai dire si je veux sortir. Qu'on me garde un cheval.

— C'est que le bai est malade... et je prendrai la jument, si vous n'en avez pas besoin.

— Alors, je prendrai un sleigh... j'attraperai des maladies... mais laissez-moi lire... je vous en prie.

Monsieur, au cocher :

— Vous garderez la jument pour madame.

Sort le cocher.

Entre la bonne d'enfant.

Elle porte dans des dentelles cette petite chose rougeaude, avec deux grands yeux étonnés, qu'est Mademoiselle, vers dix-huit mois.

Monsieur s'épanouit. Il dépose son journal :

— Bonjour !... Comment va notre petite personne ?

— Très bien, monsieur ; nous avons mangé, ce matin, toute notre farine... N'est-ce pas, mon bichon ?

Mademoiselle suce son pouce et regarde assez bêtement, mais sa bonne veut la faire valoir :

— Qu'est-ce qu'on dit, mon bichoteau ? Voulez-vous faire risette à papa et à maman ?

Elle lui gratte le menton. Effet sûr. Très chatouilleuse, Mademoiselle s'ébaudit, pousse des cris d'animaux, agite les pieds et les mains.

Monsieur s'approche, lui fait la bête qui monte... qui monte.

— Bonzou, Zizi, la Zizi à son papa ; elle aimait bien son papa... la Zizi... zolie Zizi !

Madame, découragée, ferme son livre...

— Impossible de se recueillir. Est-ce que vous allez continuer longtemps à parler nègre à cette petite, pour l'abrutir ? Vous êtes libre de faire de votre cerveau ce qu'il vous plaît — levant les yeux au ciel : — Dieu sait ce qu'il vous plaît d'en faire... mais je voudrais que vous ne missiez pas trop d'animalité dans celui de mon enfant !!!

Monsieur ne regimbe pas ; il en a entendu de plus fortes. Seulement un peu de tristesse lui passe dans les yeux.

Il va s'asseoir. Sous l'influence du café, Madame a une petite excitation d'amour maternel. Elle prend sa fille, la regarde longuement.

— Pauvre innocente ! condamnée à la Vie... pardonneras-tu à ton père l'esprit terre à terre que tu tiendras de lui ?

Tête de Monsieur.

La petite, qui s'ennuie, fait la grimace et se met à hurler.

Monsieur triomphe :

— Je crois, chère amie, qu'elle préfère le nègre à la philosophie !

— Madame la rend à la bonne.

— Parbleu ! elle est de votre race.

Elle a vos oreilles, votre nez, vos yeux satisfaits. Allez la promener, et parlez-lui très nègre pour lui donner tout à fait l'âme de son père...

Sortent la bon-

ne et Mademoiselle.

Silence.

Madame lit. Monsieur s'offre un troisième petit verre.

\* \*

Deux heures moins un quart.

Monsieur se lève pour retourner à l'usine. Il prend dans son portefeuille un chèque.

— Tenez, chère amie, voici pour vos menus plaisir et votre entretien du mois... c'est aujourd'hui le premier.

(Il y a quelque chose de narquois dans les yeux de Monsieur.)

Madame. — Mettez ça sur la cheminée.

— C'est que je voudrais vous expliquer... une nouveauté.

— Quoi encore ?

Elle prend le chèque d'un geste excédé, cependant le regarde et s'écrie :

Cinquante piastres ! Est-ce que vous perdez la tête ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cette misère !

Elle jette le billet.

Monsieur, sans le ramasser, paisible :

— Vous réduirez vos dépenses, chère amie. Je le regrette, mais ce n'est pas de ma faute. Depuis six mois vous avez abandonné votre mari — oh ! je ne me plains pas — et votre fille ce qui est plus grave ; je suis obligé de vous faire remplacer près d'elle par la bonne qui dépense en voitures, promenades, jouets ce que j'ai du rognier sur votre pen-

sion ordinaire. Vous êtes libre de rétablir votre budget en redevenant bonne mère.

Et, sur ces mots, il sort triomphant.

Madame est bouleversée d'une telle fureur que les mots lui restent dans la gorge.

Monsieur a déjà passé la porte quand elle recouvre l'usage des insultes corsées.

## UN THERMOMÈTRE

Marchand. — A cette époque de l'année la maison X... avait l'habitude de m'envoyer un panier de champagne.

Son fils. — Ta popularité baisse, pa.

Marchand. — Non, les paiements.

## PAS DE CHANCE

— Le jour des rois est un mauvais anniversaire pour moi. Je me suis cassé le bras un jour des rois, mon associé a levé pied un jour des rois, ma femme est morte ce jour là et...

Invité. — Et vous avez du acheter ce claret un jour des rois.

## PROVERBE EN ACTION

Interpellation fin de siècle :

— As-tu le temps ?

— Oui.

— Alors, prête-moi cinq louis.

— ???

— Puisque le temps c'est de l'argent.

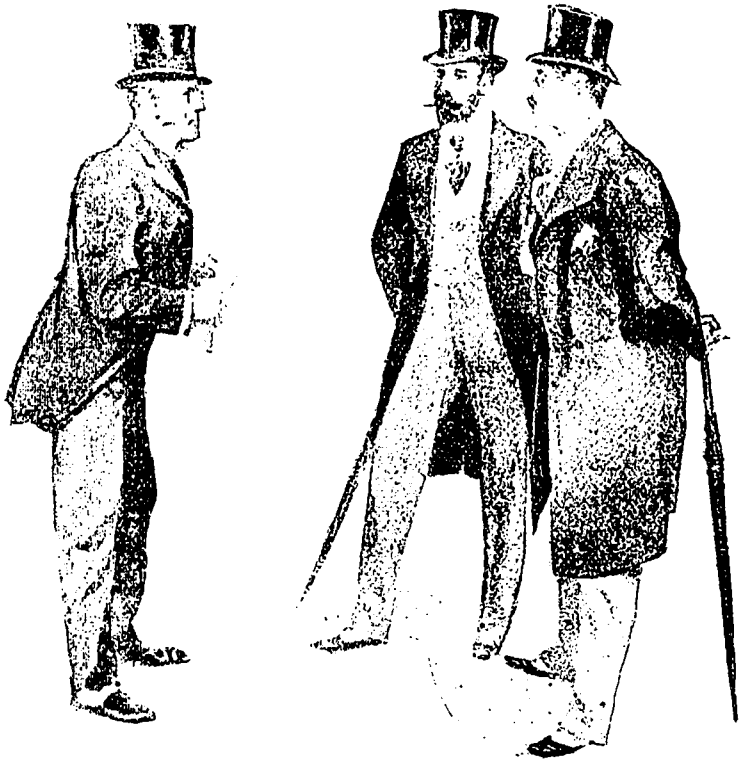
## LA VIE GALANTE



Lui. — C'est le portrait d'une des plus belles femmes qui aient existé, — la compagnie présente est toujours exceptée naturellement.

## LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



M. RÉGNIER. — D'abord l'acheteur n'est pas un client, c'est une cliente.  
M. RAIMBAUD. — } Une cliente!  
M. VERNON. — }

## UNE COMMISSION BIEN FAITE

Monsieur RAIMBAUD.  
Monsieur VERNON.

Monsieur RÉGNIER, de la maison Coins & Stamps, marchands d'antiquités,  
timbres-poste, etc., etc.

UN ENCANTEUR

SCÈNE. — La salle de vente de Zed, rue Saint-Jacques.

M. RAIMBAUD. — Hello! vous ici, Vernon? Quelle chance, je désirais l'opinion d'un expert; mais je vous croyais au Nord-Ouest?

M. VERNON. — Non, je suis arrivé hier soir. Et vous? Vous êtes également revenu de New-York plus tôt que vous ne le pensiez?

M. RAIMBAUD. — Je ne suis revenu que pour cette vente. Je repars ce soir.

M. VERNON (sur ses gardes). — Il n'y a rien de particulièrement intéressant dans cette vente — pour vous tout au moins; elle n'est pas dans votre ligne.

M. RAIMBAUD. — Non, c'est vrai; je ne recherche que des bronzes japonais; mais il y a un médaillon de Sèvres si étrange que je ne serais pas fâché de l'avoir.

M. VERNON. — Un médaillon de Sèvres, dites-vous?

M. RAIMBAUD. — Parfaitement; charmant, en parfait état et entouré d'un cadre en cuivre remarquablement ciselé. C'est...? le nom du sujet m'échappe. Lot 18, je pense. (Il consulte le catalogue.)

M. VERNON. — Ce n'est pas "la Cérés", j'espère? Ne me dites pas, Jacques, que vous êtes revenu exprès pour l'acheter?

M. RAIMBAUD. — Justement, c'est la tête de Cérés. Vous n'avez pas l'intention de l'acquérir?

M. VERNON (avec résignation). — Si, je suis ici exprès pour cela. Comme toujours, je devrai me retirer, je ne puis lutter avec vous.

M. RAIMBAUD. — Pourquoi? Vous avez les mêmes droits que moi.

M. VERNON. — Mais pas autant d'argent.

M. RAIMBAUD. — Jouons à pile ou face celui de nous deux qui se retirera.

M. VERNON. — Pourquoi le désirez-vous tant ce médaillon? Vous ne collectionnez pas les porcelaines.

M. RAIMBAUD. — C'est vrai, mais madame Dumusée les collectionne; elle va à New-York assister à toutes les ventes, et elle ne voudrait pas manquer cette pièce rare, égarée je ne sais comment à Montréal. Elle y tient d'autant plus qu'elle complète, paraît-il, une série qu'elle a composée et ramassée au prix de grands efforts. Mercredi prochain est le jour de sa fête et... Elle est très enthousiaste en ce moment pour les vieilles porcelaines, surtout les Sèvres.

M. VERNON. — Je le sais; c'est moi qui, le premier, lui ai inculqué ce goût.

M. RAIMBAUD (pensif). — C'est vrai, je l'oubliais; cela vous donne un semblant de droit. D'un autre côté, cela vous rend responsable de ma présence ici.

M. VERNON. — Pourquoi êtes-vous venu? Vous n'aviez qu'à écrire et à donner la commission à un de vos amis.

M. RAIMBAUD. — Oh! oh! Vernon! soyez moins terre-à-terre; autant vaudrait demander des soumissions publiques pour acheter une bague de fiançailles.

M. VERNON. — Vous avez raison. Mais convenez qu'il est étrange que nous soyons toujours rivaux pour ce qu'il y a de meilleur et de plus beau. Premièrement, pour Hélène Dumusée, plus belle que jamais sous son bonnet de veuve; secondement, pour cette charmante Cérés.

M. RAIMBAUD (dans un moment de générosité). — Vernon, laissez-moi Hélène, je vous laisse Cérés.

M. VERNON. — Merci, Jacques, je ne puis vous imposer un pareil sacrifice; d'autant plus que si je garde le précieux médaillon je ne pourrai plus la revoir. Mais quand je pense à son profil exquis, que n'a pu altérer la rude touche du temps ou des hommes...

M. RAIMBAUD. — Vernon!

M. VERNON. — Je parle de Cérés, naturellement. C'est bon, je retourne au Nord-Ouest; achetez le médaillon; offrez-le à Hélène et peut-être que...

M. RAIMBAUD. — Vernon, je lui dirai votre noble conduite.

M. VERNON. — Bien, bien! nous faisons de notre mieux pour son bonheur. Tiens, la vente commence.

(Ils se mettent au premier rang, devant la table; l'encanteur monte dans son espèce de tribune et vend les premiers lots.)

ENCANTEUR. — Lot No 18. Messieurs, c'est une pièce de Sèvres des plus rares; un médaillon en parfait état de conservation, orné d'un cadre en cuivre ciselé; nous avons son pedigree, remontant jusqu'au Chevalier de Brignières qui l'a apporté de France en 1740. Les inventaires des notaires en font foi. A New-York, à Londres et à Paris, cette pièce atteindrait un prix très élevé. Voyons, Messieurs, que dirai-je? Cent, quatre-vingt, soixante dollars?

M. RAIMBAUD. — Dix.

M. VERNON. — Douze.

(Les offres se succèdent rapidement jusqu'à cinquante piastres. Messieurs Raimbaud et Vernon sont maintenant seuls à lutter.)

ENCANTEUR. — Cinquante; qui met sur cinquante? Une pièce des plus rares, Messieurs; c'est une chance qui ne se représentera plus à Montréal. A Londres, à Paris ou à New-York, elle aurait fait des centaines de piastres. Voyons, personne ne dit plus rien? (Il donne un coup sec de son marteau.) Adjudgé pour cinquante piastres à M. Raimbaud.

M. RÉGNIER (très agité). — Pardon! c'est moi qui ai mis cinquante piastres.

ENCANTEUR. — M. Raimbaud a distinctement mis cinquante. Je vous ai regardé très fixement et vous n'avez soufflé mot.

M. RÉGNIER. — La belle affaire! je pensais que vous aviez pris les cinquante comme venant de moi. J'ai sans aucun doute possible dit: cinquante.

ENCANTEUR. — Très bien. Quelqu'un a-t-il entendu le cinquante de M. Régnier? Si oui, il a le droit de continuer à surenchérir.

M. RAIMBAUD (après un moment d'hésitation). — Oui, moi, — qu'il aille au... enfin; continuons.

M. RÉGNIER (vivement). — Cinquante-cinq.

M. VERNON (à voix basse à M. Raimbaud). — Allons, Don Quichotte!

M. RAIMBAUD (de même). — La Dulcinée en vaut la peine. (Fortement) Soixante.

M. RÉGNIER. — Soixante-cinq.

M. RAIMBAUD. — Soixante-dix.

M. RÉGNIER (pâlissant). — Soixante quinze.

M. RAIMBAUD (en donnant une pichenette au revers de son pardessus pour enlever un grain de poussière). — Quatre-vingt.

M. VERNON (à voix basse à M. Raimbaud). — Laissez donc la pièce à cet idiot, s'il l'a veut. Après tout, elle ne vaut pas ça.

M. RÉGNIER. — Quatre-vingt dix.

M. RAIMBAUD (bas). — Jamais. (Haut). Cent.

M. RÉGNIER. — Cent-dix.

M. VERNON (bas). — C'est simplement de la folie. Laissez-là lui acheter et si vous la voulez absolument vous lui donnerez vingt-cinq pour cent de plus; c'est son métier.

ENCANTEUR (regardant M. Raimbaud). — Cent-dix, rien de plus?

(M. Raimbaud fait un signe de tête négatif et le marteau retombe. La vente se continue sans intérêt.)

PLUS TARD.

M. RÉGNIER. — Je vous suis très obligé, M. Raimbaud. L'encanteur avait fait erreur, car j'avais certainement dit cinquante; je désirais tout particulièrement acquérir ce médaillon.

M. RAIMBAUD. — Moi aussi. J'en ai besoin pour compléter une série; peut-être consentirez-vous à me le revendre?

M. RÉGNIER. — Je le regrette infiniment, mais cela n'est impossible. Je l'ai acheté en commission; et, chose curieuse, mon client m'a dit également qu'il complétait une série.

M. RAIMBAUD. — Et voulait la compléter à tout prix, si j'en juge par le sans-gêne de vos mises?

M. RÉGNIER. — C'est vrai; j'ai de beaucoup dépassé la valeur à laquelle la pièce était évaluée. Mais j'avais en commission sans limite, et quand j'ai vu un expert aussi estimé que vous s'emballer, je vous ai suivi, ou plutôt devancé, certain d'être sur une bonne piste.

M. RAIMBAUD (espérant encore). — Après tout votre client aimera peut-être mieux vendre, quand il connaîtra le prix? Vous est-il loisible de me dire son nom?

M. RÉGNIER. — Certainement; il n'y a aucun mystère dans cette affaire. D'abord l'acheteur n'est pas un client, c'est une cliente.

M. RAIMBAUD. — } Une cliente!  
M. VERNON — }

M. RÉGNIER. — Oui, j'ai acheté le médaillon pour Madame Hélène Dumusée!

LEFURET.

THE MEAT-LAND

On lit dans un journal parisien :

UNE MINE DE MIEL

*New-York, 21 décembre.*—Il existe au Sud de la Californie, dans la vallée de l'Arroyo-Calde, une véritable mine de miel. C'est un rocher granitique, tout fissuré de crevasses profondes dans lesquelles d'innombrables essaims d'abeilles ont établi depuis des siècles et des siècles leurs colonies laborieuses.

Quelques hardis chasseurs de miel se hasardent de temps à autre, et après s'être hermétiquement calfeutrés de vêtements de cuir épais, à faire une razzia de miel à l'orifice des crevasses du roc, et leur récolte est toujours abondante. Mais personne encore n'a exploré la "mine de miel" dans ses profondeurs.

Cette mine de miel pourrait bien être de la famille de la carrière canadienne de charcuterie trouvée au Canada et décrite comme suit par Alphonse Allais.

\* \* \*

A ce récit, un sourire d'incrédulité fleurit sur mes lèvres et de petites lueurs de rigolade avivèrent l'éclat de mon regard.

Mon interlocuteur ne se démonta point, ce qui ne vous surprendra nullement quand vous saurez que mon interlocuteur n'était autre que le *Captain Cap*, ancien starter à l'Observatoire de Québec (c'est lui qui donnait le départ aux étoiles filantes).

Cap se contenta d'appeler le garçon du bar et de commander "*Two more*," ce qui est la façon américaine de dire : "*Remettez-nous ça*," ou plus clairement : "*Encore une tournée*."

Je connais le *Captain Cap* depuis pas mal de temps ; j'ai souvent l'occasion de le rencontrer dans ces nombreux *american bars* qui avoisinent notre Opéra-National et l'église de la Madeleine ; je suis accoutumé à ses hyperboles et à ses *bluffages*, mais cette histoire, vraiment, dépassait les limites permises de la blague canadienne.

(Les Canadiens, charmants enfants, d'ailleurs, sont, comme qui dirait, les Gascons transatlantiques).

Cap me racontait froidement qu'on venait de découvrir, à six milles d'Arthurville (province de Québec), une carrière de charcuterie !

J'avais bien entendu et vous avez bien lu : *une carrière de charcuterie ! de meat land* (terre de viande), comme ils disent là-bas.

Je résolus d'en avoir le cœur net, et le lendemain matin, je me présentais au commissariat général du Canada, 10, rue de Rome.

En l'absence de M. Fabre, l'aimable commissaire, je fus reçu — fort gracieusement, je dois le reconnaître — par son fils Paul et l'honorable Maurice, un jeune diplomate de beaucoup d'avenir.

PLEIN DE SON SUJET



*1er chef.*—Ces missionnaires me donnent un mal !  
*2me chef.*—C'est votre faute aussi, vous mangez trop vite.

—Le *meat-land* ! se récrièrent ces gentlemen. Mais rien n'est plus sérieux ! Comment ! vous ne croyez pas au *meat land* ?

Je dus confesser mon scepticisme.

Ces messieurs voulurent bien me mettre au courant de la question, et j'appris de bien étranges choses.

Aux environs d'Arthurville, existait en pleine forêt vierge, un énorme ravin en forme de cirque, formé par des rocs abrupts et tapissés (à l'instar de nos Alpes) de mille sortes de plantes aromatiques, thym, lavande, serpolet, laurier-sauce, etc.

Cette forêt était peuplée de cerfs, d'antilopes, de biches, de lapins, de lièvres, etc.

Or, un jour de grande chaleur et d'extrême sécheresse, le feu se mit dans ces grands bois et se propagea rapidement par toute la région.

Affolées, les malheureuses bêtes s'enfuirent et cherchèrent un abri contre le fléau.

Le ravin se trouvait là, avec ses rocs abrupts mais incombustibles. Les animaux se crurent sauvés !

Ils avaient compté sans l'excessive température dégagée par ce monumental incendie.

Cerfs, antilopes, biches, lapins, lièvres, etc., se précipitaient par milliers dans ce qu'ils croyaient le salut et n'y trouvaient que la mort par étouffement.

Non seulement ce gibier mourut, mais il fut cuit.

Tant que la température ne fut pas revenue à sa norme, toute cette viande mijota dans son jus (ainsi que l'on procède dans les façons de cuisine dites à l'étouffée).

Les matières lourdes : os, cornes, peau, glissèrent doucement au fond de cette géante marmite. La graisse plus légère monta, se figea à la surface, composant, de la sorte, une couche protectrice.

D'autre part, les petites herbes aromatiques (à l'instar de celles de nos Alpes) parfumèrent ce pâté et en firent un mets succulent.

Ajoutons qu'un dépôt de *meat-land* doit prochainement s'installer à Paris, dans le vaste immeuble qui fait le coin de la rue des Martyrs et du boulevard Saint-Michel.

Une Société est en voie de formation pour l'exploitation de cette substance unique.

Nous reviendrons sur cette affaire.

ALPHONSE ALLAIS.

UN TIMIDE

*Jean.*—Alexandrine, si un jour j'osais vous demander si vous vouliez m'épouser, pensez-vous que vous me diriez, oui ?

*Alexandrine.*—Je... je... pense que oui.

*Jean.*—Merci. Si jamais je peux surmonter ma malheureuse timidité, je vous ferai ma demande.

UN PARTIE

*Lui.*—Mais ne pouvez-vous apprendre à m'aimer ?

*Elle.*—Je ne le pense pas Emile.

*Lui* (prenant son chapeau avec rage et s'en allant).—C'est comme je le craignais, Ida : vous êtes trop vieille pour apprendre quelque chose.

ALLER ET RETOUR



*Madame* (avec colère).—C'est hont ux ! compte un peu ce que tu perds tous les samedis au poker.

*Monsieur* (avec calme).—Et toi compte un peu ce que tu perds tous les lundis en achetant "des occasions."

ÇA L'A GUÉRI

—Ton papa est-il mieux, aujourd'hui, P'tit Louis ?

—Oh ! oui ; papa est devenu subitement bien hier.

—A-t-il pris...

—Non, il n'a rien pris ; il a seulement entendu la mère de maman qui lui demandait si la police d'assurance de papa était en place sûre. Alors papa s'est levé et a été à ses affaires cinq minutes après.

CONSPIRATION

*Client* (expérimenté).—Combien il y a-t-il de temps que le monsieur de la table en face a donné son ordre ?

*Garçon.*—Eviron dix minutes, Monsieur.

*Client.*—Qu'a-t-il ordonné ?

*Garçon.*—Un filet aux pommes frites.

*Client.*—Combien vous donne-t-il de pourboire ?

*Garçon.*—Cinq cents.

*Client.*—Tenez, voilà dix cents, faites lui faire un autre filet et apportez-moi le sien.

*Garçon.*—Oui, Monsieur.

COMME ÇA SE CASSE

*Lui.*—Je vous aime plus que vous ne m'aimez.

*Elle.*—Non, c'est le contraire. Je vous aime plus que vous ne m'aimez.

*Lui.*—Non.

*Elle.*—Si.

*Lui.*—Marie !

*Elle.*—Pierre !

*Lui.*—Mademoiselle Lutouceur !

*Elle.*—Monsieur Lamoureux !

SON NOM

Un monsieur rencontre un jeune habitant.

—Comment t'appelles-tu, mon ami ?

—Comme mon pé.

—Et ton père ?

—Comme mé.

—Mais, enfin, comment t'appelle-t-on, lorsque c'est l'heure de manger la soupe ?

—On m'app'lé pas ; je suis toujours l'premier !

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

IX — LE COMPLICE

(Suite.)

Karadeuc, lui, n'était pas fâché de l'absence de la marquise ; il aimait autant aller la trouver chez elle et lui annoncer tout net ses intentions. Après avoir tremblé, pendant tant d'années, il devenait tout à coup extrêmement brave.

— Ben sûr, se disait-il, elle aura appris mon arrivée, et aura eu peur de paraître en face de moi.

La marquise n'avait pas eu peur ; elle ne connaissait guère ce sentiment que lorsque de mystérieuses superstitions influençaient sur son esprit. Elle avait aisément compris que Karadeuc viendrait chez elle ; et, si une explication devait avoir lieu entre eux, mieux valait que personne du village ne put y assister : elle avait simplement voulu éviter quelque mot imprudent, jeté devant la foule.

Elle avait lu sa messe, pendant qu'on la célébrait au village ; et la baronne de Kernizan, agenouillée à ses côtés, lui avait donné le spectacle d'une piété parfaite, non sans réprimer quelques bâillements intempestifs.

Et, comme c'était une personne de décision que la jolie baronne, elle avait ensuite, et très nettement, abordé la question.

— Vous savez, ma tante, que j'ai toujours désapprouvé votre rigueur à l'égard du pauvre enfant... Pardonnez-moi d'éveiller ce cruel souvenir ; mais je crois que l'heure est grave... Votre petit fils...

Sans la présence de Karadeuc dans le pays, la marquise eut certainement imposé silence à sa nièce.

— Tais-toi ! se serait-elle écriée ; tu sais bien que je n'ai pas de petit-fils !

Mais la baronne put continuer, avec une touchante hypocrisie :

— Votre petit-fils est un homme aujourd'hui... si du moins il a vécu. Ce petit-fils, vous n'auriez qu'à prononcer un mot, pour que nous le retrouvions ; et je vous ai déclaré souvent que ce serait mon désir le plus vif.

La marquise mit la main sur le bras de sa nièce :

— Je t'en prie, mon enfant ! n'augmente pas mes souffrances. Occupons-nous simplement de la démarche que ce Karadeuc ne vas pas manquer de tenter auprès de moi... Tu as prononcé, ce matin, le mot de chantage.

Non, ne crains rien de ce vieux brave homme ; je m'imaginais plutôt qu'il vient m'adresser une prière semblable à la tienne. Et je ne veux pas l'entendre ; je n'en aurai plus le courage...

— Cependant, vous le recevrez, ma tante, interrogea doucement la baronne.

— Sans doute ; mais tu ne me quitteras pas, et tu sauras l'arrêter s'il voulait aborder ce malheureux sujet... Autrefois, je lui aurais imposé silence, d'un mot, d'un geste ; aujourd'hui, je suis si vieille, si brisée !... je compte sur toi !

— Quelque douleur que cela me cause vous n'ignorez pas que j'aurai la force de vous obéir aveuglément !

La baronne embrassa sa tante, puis, d'un ton pénétré :

— Maintenant, je refoule les conseils de mon cœur ; je substitue votre volonté à la mienne... Et je réfléchis à une chose, c'est qu'il est souverainement dangereux de laisser ce vieux bonhomme habiter loin de Trévenec.

— Et pourquoi ? fit la marquise toute effrayée. Je t'avoue que, si je n'ai rien fait pour le forcer à quitter le pays, j'ai été très heureuse de son départ... Songe donc ! Me trouver sans cesse face à face avec cet homme... mon complice !

La baronne prononça lentement :

— Mais s'il allait parler ?...

— Il m'a trop bien promis le secret !

— C'est qu'on n'a pas toujours la force de tenir ses engagements !

La marquise tressaillit ; la baronne poursuivait, accentuant ses paroles ;

— Vous me permettez, n'est-ce pas, ma tante, de m'exprimer avec une

entière franchise ?... Eh bien ! ce Karadeuc ne peut considérer ce qu'il a

fait que comme un crime... Un crime indispensable, je le veux bien, et

que lui ordonnaient et l'honneur et le dévouement de ses maîtres, mais un

crime, enfin, dont il doit éprouver un remords abominable... Tant qu'il a

été dans la force de l'âge, il a eu le courage de garder son secret ; mais il

est vieux maintenant, il doit songer à la mort... Ne craignez-vous pas que,

dans un moment de faiblesse, il ne dévoile votre secret ?... Ah ! si vous y

consentiez, je m'empresserais de le crier au monde entier, ce secret ! Je

retrouverais sûrement votre petit fils... Mais, puisque telle n'est pas votre

volonté !...

— Non, non ! balbutia la marquise d'une voix sourde.

Et cependant elle pleurait, à la pensée de ce petit-fils.

— Donc, ma chère tante, si vous tenez à ce que le bonhomme soit à jamais fidèle à sa promesse, je crois que vous ferez bien de le surveiller vous-même...

— A Cherbourg ?

— Non, à Trévenec, où vous allez le rappeler...

La marquise ne répondit pas. D'une fenêtre de son salon, elle venait de voir Karadeuc passer en se dandinant.

Personne ne l'accompagnait, il avait dit au curé, aux amis :

— Je vais là-haut, j'aime mieux être seul.

Il n'aurait pas été aussi brave en pleine nuit ; mais, par cette belle journée, douce comme au mois de mai, quoiqu'on fût en automne, il n'avait rien à redouter des morts.

Par exemple, il pleurait, confondant dans ses souvenirs son petit Yann, ses parents, le marquis de Trévenec et Marie Lepleven. Et il trembla légèrement en pénétrant dans le petit cimetière, et il n'y fit pas une longue station.

Un agenouillement sur chaque tombe, avec un signe de croix ; et déjà il ressortait, se sentant tout de même plus à l'aise sur le sentier que balayait le vent de la mer. Et maintenant, il allait droit au château.

Jeanne-Marie avait déjà reçu l'ordre de l'introduire auprès de sa maîtresse.

Et il était étonné lui-même de sa bravoure ; il s'était échauffé en gravissant la pente raide qui du pont-levis mène à la cour d'honneur. Jeanne-Marie lui donna bravement une poignée de main et lui jeta un long regard.

— Madame t'attend ?

— Elle sait donc que je suis ici ?

— Mais oui... Ah ! si tu pouvais la consoler un peu ?

— Crois-tu qu'elle me laisserait faire ?

— C'est pas le moment aujourd'hui : il y a la nièce ! Mais, entre nous, va, elle en a assez de pleurer...

— Bon ! fit Karadeuc en se frottant les mains ; ça irait donc mieux que je ne m'y attendais... Et, dans le village, personne ne soupçonne rien de...

Ils ne disaient pas la chose, se comprenant à demi-mot.

— Non, personne, déclara Jeanne-Marie.

— Pas même ce curé ?

— Je crois bien qu'il brûle, mais c'est un homme qui ne sait pas poser une question indiscreète. Enfin prends-t'y gentiment avec elle... Et défie-toi de la nièce !

— Parbleu, répliqua Karadeuc avec un rire en dessous. On la connaît, va !

Jeanne-Marie ouvrait la porte du salon :

— Madame, c'est Karadeuc.

La marquise se leva comme surprise, tandis que la baronne attachait son regard froid sur le vieux marin.

Karadeuc était entré, son chapeau roulé dans les mains, et il bourlinguait comme faisait son bateau quand il était à l'ancre par un gros temps.

La marquise tremblait légèrement ; elle attendait évidemment que Karadeuc expliquât avant tout le motif de sa venue à Trévenec. Il le comprit du moins ainsi, et, roulant de plus en plus furieusement son chapeau.

— Voilà, Madame la marquise. Le curé d'ici passait par Cherbourg, il est entré chez nous pour nous dire qu'il avait fait certaines prières que je lui avais demandées... Et alors, comme il repartait et que moi j'allais à la pêche, je lui ai offert, si ça ne le gênait pas, de le ramener à Trévenec... Et voilà, Madame la marquise... Et quoique nous ne nous soyons pas très bien quittés, il y a une vingtaine d'années, je me suis dit que ça ne serait pas convenable de ma part de traverser le pays sans monter vous faire ma visite...

— Ce curé, interrogea brusquement la marquise, que lui as-tu dit ?

— Moi ! fit Karadeuc, bouleversé par la soudaine agitation de la douairière.

— Oui, toi. Tu comprends bien de quoi je veux parler ?

Eilo lui jeta un regard devant lequel il baissa les yeux.

— Hélas ! oui, je comprends ! répondit-il avec un geste désolé.

— Eh bien ?

— Eh bien, mais il ne m'a rien demandé, et je ne lui ai rien dit !

La marquise se calma avec autant de facilité qu'elle s'était emportée. Puis, d'un ton affectueux, elle demanda des nouvelles de Mme Karadeuc et de toute la famille, et, comme Karadeuc était charmé de l'intérêt qu'après tant d'années on portait encore aux siens, la marquise ajouta avec une sorte de câlinerie :

— Est-ce que vous n'allez pas bientôt vous reposer, ta femme de son commerce, et toi de ta pêche et venir achever vos jours tranquillement ici ?

— Ici, Madame la marquise ! bégaya Karadeuc.

— Et pourquoi pas ?

— A Trévenec ?

— Qu'est-ce donc qui t'en empêcherait ?

— Mais c'est une chose bien naturelle, déclara la baronne ; et je ne comprends pas votre étonnement, mon ami...

Karadeuc s'était emparé des mains de la marquise et les baisait en sanglotant.

X — GILBERT MOREL

... L'escadre du Tonkin, commandée par l'amiral Courbet, venait d'entrer dans la mer rouge.

Et une impression un peu triste se répandait parmi les équipages.

Jusqu'à Port Saïd, on avait gardé le souvenir éclatant du départ de Toulon, par un soleil superbe, un ciel d'un bleu doux saupoudré de minces nuages gris, et une mer calme qui glissait comme une caresse le long des navires... les hautes autorités du port venant dire adieu aux états-majors et souhaiter bonne chance aux soldats de la France ; puis les cuirassés s'ébranlant au milieu d'un grand enthousiasme, les adieux mille fois criés, les mouchoirs agités, et les cris : « Au revoir ! au revoir ! et les soldats embarqués, massés un peu partout, sur les vergues, sur les gaillards, répondant par le grand cri de : « Vive la France ! » au moment où l'on doublait le fort de l'Eguillette pour passer de la petite rade dans la grande.

Une foule d'embarcations avaient accompagné l'escadre jusqu'en pleine mer, on ne s'était séparé qu'à la nuit.

Et, le lendemain, si l'on ne voyait plus les côtes de France, on était du moins encore dans une mer française.

Et l'entraîn et la plus franche gaieté n'avaient cessé de régner à bord des navires, renouvelés par la vue du canal de Suez, une œuvre française.

Mais, avec la mer Rouge, c'était le commencement du domaine des Anglais, ces interminables mers, où, pendant près d'un mois on ne retrouve plus les couleurs françaises que si l'on remonte au ravissant pays de Mahé.

Aden ! Socotora ! Ceylan ! Partout le drapeau britannique !

Et cela, par une chaleur qui, chaque jour, devenait de plus en plus accablante. Et la plupart du temps, un lourd silence régnait sur l'escadre : on songeait maintenant à l'inconnu, à ce Tonkin mystérieux où l'on allait soutenir le drapeau de la patrie.

Parfois, la crainte de ne pas revenir, l'ombre de la mort passait sur les visages ; et, si l'on avait demandé alors aux soldats, à quoi ils songeaient, ils auraient unanimement répondu :

— Au pays ?

— Ce mot qui dit tout, le coin de France où l'on a vécu, la famille, les bons amis, parfois une promesse...

La mer éveille souvent les idées mélancoliques ; on se sent si près de la mort, qu'on ne peut se distraire entièrement de cette pensée.

— Reverrai-je ceux que j'aime ?

Les marins eux-mêmes ne parviennent pas à s'en dégager ; malgré leur vie écrasante, malgré leurs excursions, leurs "bordées" à terre, malgré l'exotique beauté des merveilleux pays qu'ils visitent, enraciné dans le cœur, le souvenir du petit port où ils barbotaient enfants, de la pauvre maison où l'on dormait pêle-mêle, des parents, des vieilles grand'mères, des jolies filles du village, que le hâle de l'Océan fait toutes différentes des autres femmes...

Ils n'écrivent pas souvent à la famille, ce n'est guère commode ; ou commencent des lettres qu'ils ne terminent jamais ; mais ils l'aiment par-dessus tout, en grands enfants qu'ils ne cessent jamais d'être...

Et ils se consolent plus aisément s'ils ont un camarade du même village, avec qui, de temps en temps, on puisse se dire un mot de là-bas.

Ce bonheur, Sylvestre Karadeuc en jouissait pleinement, et d'une façon particulièrement douce depuis que son capitaine connaissait son père. Il était confiant avec Gilbert Morel comme il l'eût été avec un gars de son pays. Et ils avaient, tous les matins, une façon de se dire bonjour du coin de l'œil qui valait les chaleureuses protestations d'amitié.

Sylvestre n'abusait pas de l'affection que lui portait son capitaine ; seulement, quand le capitaine voulait bien causer avec lui, eh bien, il était heureux, voilà tout ! Ils ne se disaient pas grand-chose, pourtant : quelques mots sur ce que devaient faire les parents, en France, ou bien une allusion à cette bienheureuse apparition à la sortie de la place de Cherbourg.

Pour Sylvestre, il y avait eu là quelque chose de surnaturel. En vain Gilbert lui avait-il expliqué à la suite d'une lettre de sa mère, reçue à Toulon, que les choses s'étaient passées de la façon la plus simple ; Sylvestre n'en démerdait pas :

— Non, voyez-vous, la mère de mon capitaine arrivant Cherbourg et descendant sur le quai juste au moment où le père Karadeuc filait, et qu'il n'y ait pas eu un autre bateau pour la prendre, eh bien, c'est pas tout seul que les choses peuvent s'arranger comme cela.

Et il décrivait à son capitaine la boutique, il appelait ainsi la maison de ses parents, afin qu'il sût bien où sa mère s'était reposée.

Gilbert n'avait pas besoin de ce souvenir sans cesse évoqué pour songer à sa mère. Jamais il n'avait mieux compris à quel point il était tout pour elle ; et maintenant il regrettait presque d'avoir choisi cette carrière qui le séparait d'elle pour toute sa vie.

C'est qu'il avait ça dans le sang, évidemment, comme Mme Karadeuc l'avait dit à sa mère.

Oui, tout petit, quand on le menait au bazar, pour acheter un jouet, il lui fallait un bateau et des matelots en bois.

Il songeait à toutes ces choses, la nuit, quand la chaleur le chassait sur le pont de son torpilleur. Il s'était assez rapidement habitué à cette maudite trépidation et, appuyé à la petite balustrade de fer, il se perdait souvent dans ses souvenirs, s'imaginant parfois que sa mère venait s'accouder auprès de lui.

Il revoyait le modeste intérieur de jadis, dans un quartier excentrique, sa mère seule pour tout son ménage, le père sans cesse absent, absorbé par ses affaires ; et sa mère et lui vivant dans un bonheur exquis, doux, uniforme, que les courtes apparitions du père échangeaient soudain en une série de fêtes et d'enchantements.

Le matin, oh ! il se souvenait de cela comme si c'était hier, il appelait aussitôt qu'il s'éveillait ; sa mère accourait, vêtue d'une robe de chambre usée, et coquette malgré cela, et il gazonnait tandis qu'elle le mangeait de baisers.

Très sage, très obéissant, il ne se levait que lorsque sa mère le permettait, après lui avoir porté son déjeuner dans son petit lit ; elle mangeait auprès de lui, commençant leur délicieux tête à tête de la journée. Plus tard, il l'aider un peu avant de se mettre à ses devoirs.

Quant elle descendait au marché, il l'accompagnait, tenant nerveusement sa main ou s'accrochant à ses jupons lorsque la ménagère avait besoin de ses deux mains pour fouiller dans les voitures.

Et, après le déjeuner, où il s'était adorablement fait gâter, les bonnes promenades qui aboutissaient régulièrement au bassin des Tuileries.

Et c'était un bonheur recommencé chaque jour, dans une tendresse jalouse où pas un étranger ne se glissait.

Elle ne s'était jamais séparé de lui, jusqu'au moment de son admission

à l'École navale, ils ne s'étaient jamais quittés pendant les heures du lycée. Elle allait le conduire elle-même, revenait le chercher, s'informait des moindres détails de ses études ; et, le soir, assis près de sa petite table, moins tard près de son tableau noir, elle suivait toutes ses pensées.

Et, deux fois par semaine, les devoirs terminés et les leçons apprises, ils relisaient la bonne lettre du père, toute pleine d'affection et de confiance.

Les premiers temps, M. Morel recommandait à son fils de bien entourer sa mère, de lui éviter la moindre contrariété : il ne le fit pas longtemps, son fils étant un modèle d'enfant, déjà sérieux, un petit homme qui se considérait comme le gardien de sa maman.

Puis, on avait changé d'appartement ; la modeste installation de jadis avait été remplacée par des meubles simples, mais très confortables : les économies sagement amassées, grâce au travail du père, rendaient la vie plus facile.

— On ne se privera plus de rien, déclara-t-il. Et encore dix ans de travail, et je me reposerai avec vous, mes chéris.

C'était leur unique chagrin, ces perpétuels voyages du père.

En grandissant, Gilbert voulut connaître les affaires de son père ; M. Morel répondit, avec une nuance d'embarras que c'était des affaires à la commission pour toute sorte de marchandises, pour diverses maisons ; mais il ne désigna pas plus clairement ni ces maisons ni ces marchandises.

Et Gilbert n'en parla plus, comprenant que son père devait en avoir pas-dessus la tête de ce métier qui le tenait sans cesse éloigné des seuls êtres qu'il aimât au monde.

— Quand tu seras un homme, j'en aurai fini avec ces voyages, lui disait parfois son père avec un ton de lassitude ; tu choisiras la carrière qui te conviendra, j'aurai une petite fortune, de quoi te bien soutenir ; nous ne nous quitterons plus, et à nous trois nous serons bien heureux !

Et, pendant ses rapides séjours à Paris, c'était une fête perpétuelle : la mélancolie que respiraient toutes ses lettres disparaissait au premier baiser de son fils. Tout jeune, Gilbert avait compris que l'éloignement le rendait bien malheureux ; aussi, avec quelle chaude tendresse il l'accueillait !

Il était persuadé qu'il n'y avait pas, dans Paris, deux enfants aussi aimés que lui. Il entendait, en effet, parler de femmes qui allaient dans le monde, de pères qui couraient les cercles, les théâtres, de ménages où chacun tirait un peu de son côté ; dans de tels ménages, il ne pouvait être question des enfants que comme d'être secondaires un peu gênants... Tandis que lui, il était tout dans la maison.

Comment, malgré cela, avait-il pu choisir cette carrière de marin, faite de chagrins et à peine traversée par de courtes périodes de bonheur ?... Pour la première fois il avait vu sa mère malheureuse le jour où il avait dit :

— Je veux être marin !

Cette simple phrase avait troublé la douce existence de Mme Morel. Elle avait eu le courage de résister, d'abord : oh, non ! elle ne consentirait pas à perdre ce fils qui était l'unique but de sa vie.

— Sois militaire, si tu veux !

C'était déjà un assez grand sacrifice ; mais, du moins, elle pourrait le suivre dans ses garnisons ; ou, quand elle le quitterait, elle aurait de ses nouvelles plusieurs fois par semaine, s'il était malade, elle irait le soigner.

Troublé par la résistance de sa mère, à qui il avait d'abord fait la confiance de son désir dans la pensée qu'elle le soutiendrait auprès de son père, Gilbert sembla résigné ; et cependant tous les métiers dont on lui parlait lui semblaient absurdes, jamais son esprit aventureux ne se plierait aux exigences de la vie de bureau ni à la minutie un peu terre à terre de caserne. Il éprouvait un mystérieux désir de longs voyages, des grands espaces... Les moments les plus heureux dans son existence adoré étaient ceux où sa mère le conduisait, aux vacances, sur quelques petites plages de Bretagne ; il barbotait avec les enfants de matelots comme s'il eût été un des leurs.

Et maintenant sa pauvre mère gémissait :

— Moi qui le conduisais là-bas pour sa santé ! Dieu ! si j'avais su que que cela lui donnerait le goût de la mer !

Gilbert n'osait plus rien dire ; il se promettait même de taire ses pensées devant son père.

— Il ne faut pas que je lui gâte le peu de jours qu'il passe auprès de nous.

Mais la nuit même qui suivit l'arrivée de M. Morel, Gilbert fut réveillé par des sanglots. Sa chambre communiquait avec celle de ses parents, et sa mère, après être venue le "border", le dorloter une dernière fois, avait oublié de refermer la porte.

— Mon Dieu ! bégayait sa mère au milieu de ses larmes, n'avoir que cet enfant et le perdre !... Mais j'en mourrais, mon ami !

Le père, d'une voix douce, mais très ferme, répondait :

— Tu sais pourtant bien que nous n'avons pas le droit de contrarier cet enfant... Aimons-le ! adorons-le ! Consacrons-lui toute notre vie ! Mais pour le choix d'une carrière, laissons-le suivre son impulsion qui lui vient certainement de Dieu !... Veux-tu que, pour notre bonheur à nous, nous sacrifions le bonheur de Gilbert ! Mais ce serait d'un abominable égoïsme.

— Tu me brises, mon ami !

— Eh ! crois-tu donc que je ne souffre pas autant que toi ?... Toi, tu le possèdes depuis son enfance, ta vie s'est passée à jouir de lui !... Moi, j'ai le courage de le perdre au moment où je jouirais du bonheur que j'ai gagné pour nous trois... Gilbert veut être marin, il le sera ; je l'avais déjà prévu, souviens-toi !...

— Hélas !

— Et pourrions-nous être heureux si nous savions qu'il souffre, qu'il regrette ce qu'il a désiré ?... Homme, après les épreuves qui nous ont frappés dans la vie, remercions Dieu de la part de bonheur qu'il nous a



laissée ; s'il veut la réduire, subissons sa volonté. Et que Gilbert marche où sa destinée le pousse !

Gilbert était trop jeune pour approfondir le sens mystérieux des paroles de son père ; il y vit simplement qu'on l'aimait par-dessus tout, qu'on l'aimait au point de ne vouloir le contrarier en rien. Il sentit bien un petit remords à cause de sa mère ; mais il se dit qu'elle avait été avant tout surprise et que maintenant elle allait s'habituer à l'idée d'être séparée de son fils.

Le lendemain, son père, sans montrer la moindre émotion, lui annonça qu'il avait converti sa mère.

— Tu seras marin, mon enfant, puisque tu le désires, et j'ai la persuasion que tu arriveras très haut.

Gilbert suivit les cours de l'École navale ; après une seule année d'étude il fut reçu, fait peu ordinaire, et reçu dans les premiers numéros.

Son père lui adressa alors quelques recommandations.

— Te voilà dans une carrière où l'on vit de perpétuelles émotions, des départs, des arrivées, des absences qui n'en finissent pas. Ta mère redoute les secousses, elle a le cœur très faible : évite de jamais la brusquer, ne la laisse jamais sans nouvelle, n'arrive jamais sans t'annoncer...

— Père, interrompit Gilbert, je commence à me demander si je n'ai pas eu tort : le chagrin de ma mère m'enlève tout mon courage.

— Va, mon enfant ! Et sois ambitieux ; il n'y a qu'une chose qui soit comparable à l'amour des mères, c'est leur orgueil...

Sois ambitieux ! Une recommandation qu'on n'avait pas besoin de lui faire. Il avait marché avec une rapidité insensée, et il savait que, malgré sa jeunesse, il gagnerait le grade de lieutenant de vaisseau à la première action d'éclat.

Pour calmer les impatiences de sa mère, il avait pris l'habitude de lui adresser un journal de sa vie, avec des croquis, des portraits.

Or, un jour, il était en train d'écrire ; et il venait de jeter sa plume pour en prendre une plus fine, et il commençait un dessin délicat, une tête de jeune fille, lorsque Sylvestre ouvrit la porte de sa minuscule cabine, en annonçant :

— Le lieutenant de Montmoran.

— Je m'ennuyais, dit Philippe, je viens tailler une bavette avec vous...

Mais qu'est-ce donc que cela ?

Et il désignait la petite ébauche de Gilbert.

Gilbert rougit très vivement, et il voulut cacher son ébauche ; mais il était trop tard. Philippe l'avait prise et l'examinait attentivement.

— Une tête de jeune fille, n'est-ce pas ?

Très troublé, Gilbert répondit :

— Ma mère veut connaître mes voyages dans leurs moindres détails ; j'anime mon récit de petit croquis... Et tenez, avant de quitter Toulon, je lui ai envoyé votre portrait.

Philippe fixa un long regard sur son ami puis revenant au croquis :

— La sœur après le frère, n'est-ce pas ? Quelle étonnante mémoire vous avez !

Gilbert avoua qu'en effet il parlait en ce moment à sa mère de la famille de Montmoran, et il montra à son ami les traits de l'amiral, de sa femme, jetés en quelques coups de plume.

— Vous ne m'en voudrez pas, je pense, d'avoir essayé de faire connaître à ma mère mesdemoiselles de Montmoran ?

Il mentait, et il mentait mal, le pauvre Gilbert, car il ne songeait pas du tout à la cousine de Viviane ; c'est de Viviane seule qu'il voulait fixer les traits avec un soin particulier ; de Madeleine, il n'avait projeté que de faire un léger croquis dans un coin de page.

— Continuez donc, pria Philippe : mais de tout autre que vous, je serais blessé d'une telle liberté. Je vous demande seulement que cet album, ce carnet de voyage, ne soit vu de personne !

— Ah ! soyez bien tranquille ! s'écria Gilbert en tendant la main à Philippe.

Il aurait considéré comme une profanation de montrer à tout autre qu'à son frère le visage de Viviane.

— Et moi qui ne vous connaissais pas ce joli talent ! reprit Philippe. Vous avez ainsi une foule de vertus cachées...

Il alluma un cigare.

— Je ne vous en offre pas ?... Vous ne fumerez donc jamais ?... Oh ! je n'insiste pas : ma provision de *conchas* s'épuise... Le portrait de ces demoiselles me permet-il de fumer ?...

— Je crois que ces demoiselles n'ont jamais rien su vous refuser, dit Gilbert en souriant.

Devant la cordialité de Philippe, il retrouvait son calme.

Et, tandis que Philippe s'entourait de fumée, il avait repris sa plume et dessinait assez tranquillement.

Il arrangeait deux médaillons onglés par une guirlande de fleurs, et les deux têtes se montraient, naïvement modelées, mais avec un sentiment très juste de leur caractère différent : Viviane forte, énergique, altière, et Madeleine, mignonne, douce, petite violette auprès de son aînée.

— Ah ! vous flattez ma petite Madelon, déclara Philippe, vous en faites une vraie jeune fille.

— Mais je l'ai bien vue ainsi ! s'écria Gilbert.

— C'est encore une enfant ! affirma presque dédaigneusement Philippe.

Et, oubliant aussitôt Madelon :

— Mon Dieu ! quand donc arriverons-nous au Tonkin ? c'est assommant, ce voyage qui n'en finit pas !

Philippe de Montmoran n'aimait pas à rester inactif.

— Parbleu, je vous envie ! prononça Philippe avec dépit, la solitude n'a pas plus de prise sur vous que n'en auront, je l'espère, les boulets chinois sur la coque de nos torpilleurs... Je vous admire de vous passionner pour

des paysages, de trouver du charme à l'infini de l'eau... Mais je vous attends au premier cotillon qui vous fera tourner la tête.

Gilbert eut un geste de dédain.

— Vous voudriez me faire croire, peut-être, fit Montmoran, avec un haussement d'épaules, que pas une femme...

— Non, dit très gravement Gilbert, pas comme vous l'entendez ! Je ne comprends que l'amour, l'union pour la vie de deux êtres qui s'aiment profondément se confondant l'un dans l'autre, comme j'ai vu mon père et ma mère s'aimer.

— Mais, mon cher, il faut être amoureux pour parler ainsi !

— Je le crois, dit Gilbert en pâlisant, car je ne suis pas amoureux.

— Bah ! s'écria Philippe avec un bel éclat de rire. On m'a raconté, en effet, que dans une descente que firent les enseignes à Alger, et dont vous étiez, vous surprîtes vos camarades par la perfection de votre sagesse...

— A Alger ? Oui, je me souviens... Je vous assure que je fus très gai.

— Eh bien ! je me charge bien, moi, de forcer votre gaieté à dépasser les limites...

— Prenez garde, dit Gilbert, le portrait de Mlle de Montmoran vous écoute...

Philippe eut une minute d'attendrissement :

— Chère sœur, murmura-t-il. Vous me ferez une copie de ces deux portraits ?

## XI — PRIVILÉGIÉ

— Est-il heureux !

Tel fut le sentiment général, parmi les jeunes officiers de l'escadre, lorsqu'on apprit la nouvelle faveur dont l'enseigne Gilbert Morel était l'objet.

Et cependant personne ne se révoltait, même en secret, contre la décision de l'amiral, tellement on sentait que Gilbert marchait à la tête du jeune corps d'officiers ; personne ne le jalousait dans ce petit monde où pourtant les rivalités sont si âpres.

C'est que personne ne pouvait lui reprocher ces sourdes protections qui, dans la marine, comme partout, hélas ! font commettre tant d'injustices ; il ne descendait pas d'une de ces familles de marins où l'on se succède dans les meilleurs commandements avec une régularité presque dynastique ; il n'était ni le fils, ni le neveu, ni l'ami à un titre quelconque, d'un amiral ou d'un préfet maritime ; il n'avait aucune grande dame pour le soutenir à Paris, au ministère.

Il était lui-même, et cela suffisait.

Dans les missions si spéciales et si variées dont on charge certains officiers de marine, il s'était signalé, dès sa sortie de l'École navale, par l'énergie de son caractère que tempérait un sang froid superbe, par la netteté de son esprit, les ressources de son imagination. Il y avait de lui, au ministère de la Marine, trois ou quatre rapports qui étaient considérés comme de petites merveilles, le dernier surtout, relatif à une expérience de torpilleurs dans le port de Toulon.

Ce dernier rapport ne portait pas sa signature : commandé par un vice-amiral, à l'état-major duquel il était attaché, il avait été signé naturellement par ce vice-amiral ; mais celui-ci, homme d'une droiture proverbiale, avait ajouté sur une petite fiche :

« Ce remarquable travail est l'œuvre de l'enseigne de 1ère classe Gilbert Morel. »

Il avait été dès lors question de le nommer lieutenant de vaisseau et de l'attacher à un port pour surveiller la fabrication des torpilleurs, Gilbert avait demandé simplement que, si on le jugeait digne d'une récompense, on lui permit d'aller conquérir un nouveau grade au Tonkin.

Il y avait, à ce moment, une vraie cargaison de fils, de gendres ou neveux d'amiraux à pousser ; Gilbert fut ajourné ; on alléguait sa jeunesse. Il ne pensa même pas à s'en plaindre, d'autant que, peu de jours après, on commettait en sa faveur une grosse irrégularité en lui donnant le commandement d'un torpilleur.

La chose, il est vrai, n'était pas officielle ; Gilbert était sensé, simplement, conduire le torpilleur au Tonkin, où un lieutenant de vaisseau en prendrait le commandement définitif ; mais il était sous-entendu que le lieutenant de vaisseau, ce serait lui, à la première action d'éclat.

Or, cela troublait la conscience extraordinairement délicate de Gilbert Morel. Et, au moment où l'escadre entra dans les mers de Chine, il alla sérieusement consulter l'amiral Courbet.

L'amiral l'estimait grandement ; il faisait même un peu plus que l'estimer ; il éprouvait pour lui un germe d'affection, mais sans que cela se trahit autrement que par un sourire et, de temps en temps, une poignée de main un peu chaude.

Entre deux hommes aussi francs, aussi loyaux, il n'était pas besoin de longues phrases.

— Mon amiral, dit Gilbert, la pensée que j'occupe un commandement auquel mon grade ne me donne pas droit, m'inquiète beaucoup, depuis que nous approchons de l'ennemi. Tant qu'il ne s'est agi que de quelques expériences, ou de conduire mon torpilleur à la suite de l'escadre, avec une bonne chaîne pour me maintenir dans le chemin lorsque la mer était trop grosse, la chose n'avait pas d'importance. Mais si j'allais échouer, lorsqu'il s'agira de faire sauter un navire ennemi ?...

— Eh bien ?

— Eh bien, on aura le droit de me reprocher ma jeunesse, l'irrégularité à laquelle je dois mon commandement.

(A suivre).

# LES PRIMES DU "SAMEDI"

Dans sa dernière circulaire, LE SAMEDI annonçait à ses lecteurs qu'il leur offrirait des primes, comme le font aujourd'hui presque tous les grands journaux illustrés des Etats-Unis et de l'Europe.

Ces primes consisteront en objets d'utilité et de fantaisie achetées des premières fabriques dans des conditions exceptionnellement avantageuses et livrées aux lecteurs du SAMEDI, quand ils sont vendus aux prix du fabricant.

Le SAMEDI commence ce service de primes par les articles suivants :

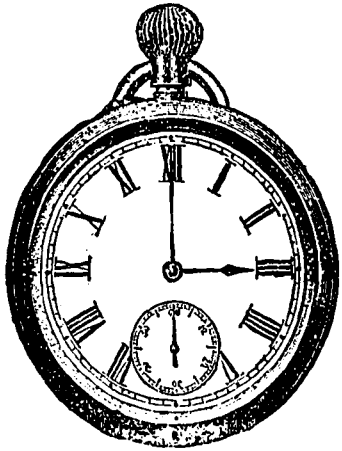
## PRIMES POUR LES ABONNES

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnés nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

## PRIMES POUR LES ACHETEURS AU NUMERO



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

## Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs,—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

**R. RYAN,**

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

# CAPITALISTES - - - - SPECULATEURS

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

**FRED. R. ALLEY,**

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

**VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.**

# THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 14 Janvier.  
Après-midi et soir.

Le comédien irlandais M. DAN MCCARTHY appuyé par la charmante petite soubrette, Miss LOU RIPLEY et une troupe d'une habileté reconnue, donneront l'une de leurs meilleures représentations, avec décors spéciaux, costumes, musique, etc. La comédie-drame pittoresque en quatre actes:

## "THE PRIDE OF MAYO"

Attraction spéciale au troisième acte. Le Professeur H. J. Campbell donnera son magnifique tableau,

L'ANGE GARDIEN

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.  
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a. m. à 10 h. p. m.  
La semaine prochaine: "THE STAR GAZER."

# QUEEN'S-THEATRE

Tous les soirs de la semaine prochaine.  
Pas de matinales.

**SAMRI S. (ET MADAME) BALDWIN**

Le devin, seul et original

## WHITE MAHATMA

dans un programme de mystères orientaux et de seconde vue.

Les prix n'ont pas été augmentés, 25c, 50c, 75c et \$1.00  
Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a. m. à 10 h. p. m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

Venant: CHARLEY'S AUNT.



Petit Duc, La Fille Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan. 96

Primes du "Samedi"

**COUPON**

**No 8**

Numéro du  
**19 JANVIER**  
**1896**

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Co., 5 rue de Mézières, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Dolagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW-YORK: F. W. Christorn, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Co, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

## IL Y A

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de les essayer vous reviendrez, comme tout le monde, aux

**ALLUMETTES DE E. B. EDDY**

Si bonnes et si connues

21 juil. 95.

Montreal, 25 Octobre 1894.  
Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

On y trouvera des

## FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

**LES MANTEAUX, COLERETTES,**

**TOURS DE COU (minous),**

**MANCHONS,**

en seal, mouton de pers, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

**EDWARD STUART**

1894 Rue Notre-Dame

5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts.

**Cheroots**

DE

**Fortier**

**5**

POUR

**10c**

Tout du Tabac Importé

MEILLEURS QUE DES CIGARES A 5 CENTS.

AUSSI BONS QU'UN CIGARE ORDINAIRE A 10 CTS.

C'est le profit du manufacturier qui doit être diminué quand les temps durs arrivent. Tout fumeur devrait essayer ces Cheroots. Sur réception du prix, une boîte en contenant 200 sera envoyée à toute adresse directement de la manufacture. Couleurs assorties. En vente par tous les marchands de tabac.

Crème de la Crème Cigar Co., Montréal.

5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE  
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

AUX DAMES SERVEZ-VOUS DE

EAU DE BEAUTE  
UN SPECIFIQUE  
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

FRUX \$1.00

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DOCTEUR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

BUTTE AUX VENTS EAU MINERALE

Propriété de GASP. MASSUE VARENNES  
Soleil Agent et Embouteilleur  
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau MONTREAL

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

9-Oct 95

VIN DE VIAL  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE  
ÉPUISEMENT NERVEUX  
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - LYON, France.  
Échantillons gratuits envoyés aux Médecins.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Latte, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1-95

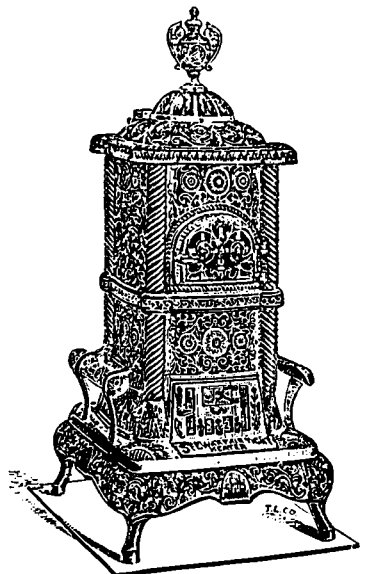
A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN  
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL  
avril 7-95

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' - ET - 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

Cie Coloniale  
CHOCOLATS  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris  
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ  
CHOCOLAT  
DU  
Planteur  
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE  
A PARIS  
Et dans TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive: les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 37 et 39 rue St-Jacques.